

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Réception de M. Charles Bernard à l'Académie
Royale de Langue et de Littérature Françaises

Hubert Krains

Le meilleur livre sur la Reine

En quelques lignes...

Le bolchévisme dans l'histoire de Russie

Les Sans-Dieu en 1935

En marge de la constitution portugaise

Gustave VANZYPE

Charles BERNARD

Charles d'YDEWALLE

* * *

Comte Gonzague de REYNOLD

J. de BIVORT de la SAUDÉE, S. J.

Georges BECQUET

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Les Cloîtres de Nazareth », par Octave Daumont, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Si les fonctionnaires voulaient invoquer non l'esprit, mais la lettre, du texte formel des arrêtés, ils auraient « formellement » raison, mais summum jus, summa injuria, il y aurait en ce cas, de leur part, abus de droit.

Ces paroles furent prononcées mardi dernier, au Parlement, par M. van Zeeland, premier ministre. L'argument qu'elles expriment est très exactement celui que nous n'avons cessé d'invoquer en faveur de l'Italie dans le conflit italo-anglais. Remplaçons le mot « fonctionnaires » par les mots Société des Nations, ou, pour être tout à fait *ad rem*, par le mot Angleterre :

Si l'Angleterre voulait invoquer non l'esprit mais la lettre, le texte formel des articles du Covenant, elle aurait « formellement » raison, mais summum jus, summa injuria, il y aurait en ce cas, de sa part, abus de droit.

* * *

Or, donc, le matin même du jour où le Premier Ministre prononçait ses paroles, M. Fernand Passelecq — *Ecce iterum magister...* intitulations-nous un de nos articles, vieux de plus de dix ans — nous « envoyait » trois colonnes dans la *Libre Belgique*. La vieille garde donne. Celle qui meurt mais ne se rend pas.

Depuis quinze ans que nous écrivons et que nous polémiqons, nous n'avons cessé d'apporter un soin scrupuleux, nous croyons avoir acquis le droit de le dire, à ne pas déformer la pensée d'un adversaire, nous appliquant à la saisir, la citant toujours très largement, loyalement et complètement, ne tronquant jamais les textes. Malgré le peu de réciprocité rencontré chez la plupart de ceux qui s'en prenaient à ce que nous défendions — chargé, ici, d'une œuvre d'apostolat intellectuel, nous ne sommes jamais entré en lice que pour des idées qui nous paraissaient servir l'Eglise et la Patrie —; malgré la candeur qu'il peut y avoir à s'en tenir, quand on n'est pas payé de retour, à un souci de sincérité parfaite qui expose à être traité de naïf et à prendre figure de gogo aux yeux de beaucoup; malgré tout cela nous persistons à penser que la vérité se trouve le mieux servie par une honnêteté intellectuelle absolue, une bonne foi complète et une franchise cristalline. Nous voulons bien que l'on nous accuse de ne rien comprendre à rien et de nous abuser ainsi plus souvent qu'à notre tour, mais nous osons prétendre que l'on ne peut nous reprocher d'avoir jamais trompé sciemment

nos lecteurs. Ceci dit, commençons par donner le passage essentiel de la diatribe passelecquienne.

Il n'est peut-être aucun des journaux fascistophiles et italianisants qui n'ait fini par convenir que, du point de vue du droit international, l'Italie s'est mise dans son tort en recourant à la guerre, au mépris de ses engagements de membre de la Société des Nations, pour résoudre son différend, avec l'Abyssinie.

Mais ces journaux, en concédant le tort juridique de l'Italie, ajoutent tout aussitôt que le droit, dans le domaine des relations internationales, n'est pas tout. A côté du droit il y a, disent-ils, le fait ou les faits; en regard de la morale, la politique.

Domaines différents, voire indépendants, s'il fallait en croire ces casuistes.

On lisait même, voici peu, à l'adresse de la Libre Belgique, sous la plume d'un ecclésiastique emporté, qui fait profession de passer « catholiquement » en revue les idées et les faits de la semaine, une protestation véhémement contre ce qu'il appelait avec commisération « un faux universalisme juridique », entendant par là la prétention parfaitement orthodoxe, des moralistes et juristes chrétiens de ne laisser soustraire aucun des actes décisifs de la politique internationale à l'empire de la Justice, et d'apprécier en dernière analyse, la conduite des Etats en conflit à la lumière des principes supérieurs, de la Morale.

Aux yeux de ces définisseurs en rupture de Syllabus, Mussolin a juridiquement tort, mais il a politiquement raison. Il méritait peut-être le blâme des juristes, mais non les sanctions de la société des Gouvernements. Son agression n'en était pas une, du moment qu'il l'avait qualifiée « entreprise de civilisation ».

L'Italie est fondée en équité à envahir et occuper l'empire du Négus, puisqu'elle ne fait que se jeter sur des territoires dont elle estime avoir besoin et qu'elle se croit la force de conquérir. « Il faut souhaiter ardemment que ses vues prévalent et que le faux idéalisme d'un juridisme incompréhensif ne multiplie pas ses méfaits. »

En d'autres termes, ce n'est pas l'Italie, c'est tout le reste du monde qui a brouillé le jeu et renversé les valeurs. L'ordre, soudain donné, le 3 octobre 1935, sans déclaration de guerre, à 200,000 hommes, de franchir les frontières abyssines, au mépris des traités : coup de savoir-faire magnifique, chef-d'œuvre de politique réaliste, devant lequel l'univers aurait dû, s'il avait gardé seulement quelque peu de sens pratique et d'esprit positif, éclater en applaudissements. La vraie tragédie de l'heure présente ne serait pas de voir le succès

couronner ce prétendu brigandage, mais de voir l'opinion internationale persister à traiter Mussolini bombardier civilisateur, en Gengiskhan incompris d'une assemblée d'avocats.

Ainsi ont raisonné et même parlé jusques hier les thuriféraires de la suprématie du fait sur le Droit, de la violence sur la Justice.

Comment ces zéloteurs de l'emploi du canon, de la mitrailleuse et des torpilles aériennes comme instruments élémentaires de civilisation et premiers moyens de solution des litiges entre peuples, vont-ils à présent se tirer de l'impasse où les a engagés leur système d'apologie?

* * *

M. Passelecq, qui cite de nous quatre lignes — et comment! on le verra plus loin — ne se plaindra certes pas que nous ne lui faisons pas la part assez belle.

Depuis le 8 novembre nous avons écrit ici bien des colonnes sur le conflit italo-éthiopien, mais nous mettons au défi M. Passelecq comme M. Struye, comme n'importe quel avocat, quel moraliste ou quel professeur de droit naturel, — et nous en appelons à quiconque nous a lu — de citer de nous *une seule ligne* autorisant à conclure que nous opposons la morale et la politique; que nous prônons la suprématie du fait sur le droit et de la violence sur la justice; que si nous donnons *juridiquement* tort à Mussolini, nous lui donnons *politiquement* raison, etc. Ou bien M. Passelecq ne nous a pas lu, et alors quelle légèreté dans l'accusation; ou il nous a lu et alors... quel aveuglement dans la passion! Il nous traite « d'ecclésiastique emporté », mais pour n'avoir pas remarqué que nous réclamions pour l'Italie, Justice et Equité, c'est-à-dire l'application de *règles morales*, et cela au nom de *faits* qui ne suppriment pas le droit écrit mais qui en modifient la portée, pour n'avoir pas remarqué cela, oserons-nous dire qu'il faut être un fanatique de la lettre, un juriste en délire?

Et comment, pour nous en tenir à cet exemple, qualifier le procédé de polémique qui le conduit à citer une de nos phrases : « *Il faut souhaiter ardemment que SES vues prévalent...* », en faisant croire au lecteur qu'il s'agit de vues de l'Italie, alors que dans nos notes du 15 novembre dernier, ce possessif ses s'appliquait aux vues du Saint-Siège?!

Nous nous excusons auprès de M. Passelecq d'étaler ainsi une de ses flagrantes incorrections, mais elle dépasse vraiment les limites du permis. Nous avions écrit :

Puissent les efforts de la plus haute puissance spirituelle aboutir rapidement. A la différence des Etats siégeant à Genève, le Vatican, exclu par la Franc-Maçonnerie de l'aréopage des Nations, n'est pas juge et partie. Lui seul est vraiment au-dessus du conflit. Qu'il considère que l'Italie est fondée en justice et en équité à coloniser, à civiliser la majeure partie de ce que l'on désigne sous le nom d'Ethiopie, paraît acquis. Il faut souhaiter ardemment que ses vues prévalent et que le faux idéalisme d'un juridisme incompréhensif ne multiplie pas ses méfaits.

On a vu ce qu'est devenu cette dernière phrase... Et les innombrables lecteurs de la *Libre Belgique* penseront qu'il est quelque part un prêtre, voué par sa vocation même à l'amour de la Vérité, de la Justice et du Droit, emporté à ce point par on ne sait quel démon jusqu'à se faire le protagoniste d'un machiavelisme sans nom et d'un immoralisme totalitaire. Vraiment, M. Passelecq, croyez-vous être en règle avec cette morale que vous prétendez défendre et avec ce droit dont vous êtes un professionnel, avec la justice et avec l'équité, règles suprêmes de toute activité humaine, en laissant les calomnies de votre article de mardi dernier sans rectification?

M. Passelecq qui vit dans une tour d'ivoire entouré, en guise

d'icônes, de codes, lois et règlements devant lesquels il brûle force cierges et moult encens, avec gestes appropriés et oraisons rituelles, M. Passelecq nous endosse la paternité de l'expression : « *faux idéalisme juridique* ». Il ignore, évidemment, ne lisant que des commentaires juridiques, qu'elle figure dans le Manifeste des Intellectuels français, signé par 2,000 illustrations de la pensée française, avec, au premier rang, S. Em. le cardinal Baudrillart. Celui-ci se voit donc accusé, par notre juriste déchaîné, de nier que la politique internationale soit soumise à la justice! Rien que cela.

* * *

Autre exemple. M. Passelecq écrit :

Tout cela forme un ensemble calamiteux de dispositions intempestives, de mesures néfastes, de brutalités gratuites, de fanfanonades onéreuses, de maux particuliers et publics, de conséquences mal calculées et de présages sinistres dont ne peuvent qu'être profondément désolés tous les amis — nous en sommes — de « ce bon peuple italien, si laborieux, si généreux », selon une expression émise du pape Pie XI — si sympathique, ajouterons-nous, et si intimement différent, dans ses sentiments propres et profonds, de l'esprit, des méthodes et des façons de la dictature mussolinienne.

Nous avons quelque raison de nous défier des guillemetages de M. Passelecq. Nous ne savons où il a lu les paroles du pape Pie XI. Ce que nous savons, c'est que le Saint-Père a dit : « Et le Pape désire aussi qu'avec la paix on reconnaisse les espérances, les exigences, les besoins et les aspirations d'un grand et bon peuple, dans la justice et dans la paix ». De ces espérances, de ces exigences, de ces besoins, de ces aspirations — de ce désir du Saint-Père à leur égard —, M. Passelecq ne souffle mot...

* * *

Maître Passelecq, quand, à la barre, vous négligez, pour les besoins de la cause que vous plaidez, d'en exposer tel aspect qui vous gêne, ou de rappeler tel fait qui nuit à votre argumentation, l'adversaire est là pour évoquer, *devant le même tribunal*, ce que celui-ci n'eût pas connu, à n'écouter que vous. Devant l'immense audience que vous assure la *Libre Belgique* il en va différemment. Vous venez de manquer gravement à l'honnêteté intellectuelle en faussant radicalement tout ce qui a été écrit ici. Demandez donc à n'importe quel moraliste ce qu'entraîne, pour vous, en morale élémentaire, et notre protestation indignée, et notre défi, et notre droit à une juste réparation...

* * *

Et puisqu'on nous parle *Droit*, répondons qu'autant que quiconque, nous avons le culte du *Droit*, c'est-à-dire de la formule qui fixe le juste, l'équitable et l'honnête. Mais notre amour de ce *Droit*, s'il a le respect de la lettre, n'en a pas l'idolâtrie. Il est assez clairvoyant pour savoir qu'au delà de la lettre il y a l'esprit; que par dessus les textes il y a la Justice qui les inspire, l'Équité qu'ils doivent servir.

Dans le conflit actuel — qui n'est pas en ordre principal un conflit juridique, mais un conflit politique, une opposition d'influences — ce qui domine, c'est l'hypocrisie d'un juridisme aussi faux qu'injuste. Mais nous n'allons pas répéter encore ce que nous avons développé longuement. Qu'il nous suffise de dénoncer aujourd'hui l'inqualifiable simplification de M. Passelecq, sa volonté de ne tenir aucun compte d'aucun des faits qui viennent démentir sa simpliste vue juridique des choses.

Qu'il ait indignement déformé et falsifié nos idées au point d'oser affirmer que nous voulons soustraire les actes décisifs de la politique internationale à l'empire de la Justice, est inexcusable. Disons-lui qu'à ce point de vue, nous sommes bien rassurés. Nous avons là, devant nous, les approbations d'une demi douzaine de docteurs en théologie... Et notre « faux réalisme incompréhensif », dont nous serions le « théologien hebdomadaire », ne se porte pas trop mal non plus, puisque les événements se déroulent assez bien comme prévus et souhaités ici. L'Angleterre qui, on ne le répètera jamais assez, lutte pour sa maîtrise en Méditerranée et rien que pour cela, sans souci aucun — pas le moindre ! — du Covenant, l'Angleterre hésite, elle recule parce que la France ne marche pas et parce qu'elle ne veut pas « courir », en ce moment, les risques d'une lutte entre l'avion et le bateau. Tant mieux ! Il semble donc que les « erreurs politiques » de Mussolini, dont M. Passelecq est aussi sûr que de nos erreurs morales — les « preuves » qu'il en donne ne sont d'ailleurs pas plus solides que celles qu'il nous oppose — ne provoqueront pas la guerre, mais qu'elles conduiront, au contraire, à une juste et équitable reconnaissance de l'influence italienne en Afrique orientale, de la légitimité et de la nécessité de son extension. *Deo gratias!*

Constatons, pour terminer, que ni M. Passelecq, ni M. Struye, n'ont RIEN répondu à tout ce qu'ont exposé ici le vicomte Ch. Terlinden, Hilaire Belloc et nous même, RIEN répondu à l'émouvant plaidoyer de M. Carlo Delcroix, RIEN répondu aux considérations de droit international exposées par le professeur Bracci...

* * *

En attendant que l'on réponde, voici de quoi éclairer la religion des sanctionnistes en général et de MM. Passelecq et Struye en particulier. *L'Ami du clergé*, l'hebdomadaire français très répandu parmi le clergé de France et où écrivent d'éminents théologiens, vient de consacrer une longue étude à l'affaire italo-abyssine. De sa conclusion, détachons ces lignes :

Le Pape sait mieux que personne que la politique démographique de l'Italie est au point de départ de la nécessité de l'expansion coloniale, — que cette politique est la seule conforme à la doctrine qu'il a parfaitement proclamée dans son Encyclique récente Casti Connubii, — que l'Italie mérite les plus grands éloges par les encouragements qu'elle donne à la natalité. — qu'elle est ainsi la meilleure gardienne de la race blanche dans le monde, de la race latine en Europe, du catholicisme dans l'Univers.

Le Pape a suivi de très près tout ce qui s'est passé en Abyssinie. Il ne peut qu'approuver la substitution d'une souveraineté efficace à celle du négus, en des territoires livrés aux hontes de l'esclavage. Mais il estime que sans les protections que l'Abyssinie a pu se flatter de trouver en Europe, sa résistance à la pression italienne aurait faibli sans doute beaucoup plus vite, et que maintenant encore les interventions maladroites de la Société des Nations ne peuvent qu'allonger le conflit ou le compliquer, tout au moins laisser derrière elle des aigreurs qui ne feront que troubler l'Europe dans la suite et nuire à la bonne entente des peuples intéressés à la sauvegarde de la paix générale.

C'est ce qu'il a fort bien laissé entendre par cette parole que l'on a rapportée de Pie XI : « Les menaces ne peuvent qu'aggraver la situation en irritant les esprits. »

Le Journal l'Osservatore romano a donné cette mise au point dont tous les termes ont été pesés :

« Le Pape a déploré non pas une certaine guerre, mais toutes les guerres, mêmes celles qui sont un excès de défense. » — Cela

veut dire que la condamnation papale de la guerre ne visait pas spécialement le cas de l'Italie et de l'Ethiopie, mais aussi la guerre qui pourrait être faite par la Société de Genève déclarant la guerre à l'Italie et faisant la guerre pour mieux l'éviter, comme Gribouille se jetait à l'eau pour ne pas se mouiller.

« Il a exalté et invoqué ce bien suprême et digne de toute abnégation, de tout sacrifice : la paix. » — Ce qui veut dire que le Négus aurait dû tout tenter pour éviter la guerre et assurer la paix à son peuple, fût-ce au prix de cette illusoire souveraineté qui est son vain orgueil, mais qui n'empêche pas l'esclavage interdit par ses lois de fleurir dans tout son empire et jusque sous ses yeux dans la capitale.

« Non seulement cela, mais il a indiqué les voies de la paix, voies qui ne peuvent jamais consister en une guerre susceptible de multiplier les conflits, les aventures et les massacres, mais en un examen équitable des faits et des besoins qui, même sans être des droits, ne peuvent pas ne pas être pris en considération. » — Cette dernière partie est très claire. Elle signifie que le Pape répudie nettement, comme une injustice, la possibilité d'un conflit armé contre l'Italie pour arrêter son expansion : — que ce besoin d'expansion, sans créer un droit dans la force du terme, est cependant un fait dont il faut tenir compte ; — que les nations devront, à Genève ou en dehors de Genève, en arriver à ce point de compréhension mutuelle qu'à côté du droit strict elles prennent en considération les aspirations légitimes de l'une ou l'autre d'entre elles.

La terre peut nourrir six milliards d'êtres humains. Elle n'en a que deux milliards actuellement. Il faudra, dans la suite des âges, si la fin du monde n'est pas trop proche de nous, plus d'un aménagement encore entre les divers centres de population. Plaise au ciel que ces aménagements se fassent sans amener les effroyables conflits que nous pourrions craindre!

Non, mais la volée de bois vert que les « ecclésiastiques emportés » de *l'Ami du clergé*, ces « théologiens hebdomadaires d'un faux réalisme incompréhensif » vont se faire administrer demain par Maître Passelecq!...

* * *

Nous l'avons dit déjà, la grande importance, pour nous, du conflit Italo-anglais, en dehors de l'intérêt énorme que nous avons à ce que l'Italie soit grande et forte, réside dans le fait qu'il doit nous servir de leçon. Notre sécurité à nous se trouve singulièrement éclairée par les événements de ces derniers mois. Le Covenant apparaît dans sa vraie lumière. Ne le négligeons pas, c'est entendu, mais ne bâtissons pas grand chose sur cet instrument juridique très imparfait auquel il ne faut pas se fier et qui ne sert encore que de façade, d'affabulation à des intérêts particuliers. Y voir du Droit international au sens élevé de ce mot, serait s'illusionner grandement.

Quand, l'autre soir, à la Chambre des Communes, sir Austen Chamberlain s'est écrié :

Je n'aurais pas choisi l'Ethiopie comme le cas sur lequel les principes nouveaux pourraient être essayés; c'est, en effet, une nation qui pratique l'esclavage et le trafic des esclaves. Elle n'est pas un bon voisin et le gouvernement central n'y a pas la force nécessaire pour faire la police sur ses frontières, ni pour empêcher les incursions sur les territoires avoisinants.

quand l'ancien chef du *Foreign Office* a dit cela, n'a-t-il pas donné raison à l'Italie? Raison aussi au professeur Bracci? Essai de principes nouveaux : mais pourquoi contre une Italie

civilisée en faveur d'une Ethiopie qui ne l'est pas? Et pourquoi pas contre le Japon en faveur de la Chine? Pourquoi pas contre l'Allemagne non plus? De tout cela, M. Passelecq n'a cure. Ce ne sont que des faits bons à « emporter » un ecclésiastique, mais qui le laissent, lui, immobile, impassible et impavide sur son roc du Droit... écrit!

* * *

A la diatribe enflammée de M. Passelecq contre une Italie coupable de tous les crimes, opposons ces lignes du correspondant romain du *Temps*, M. Gentizon, protestant, si nous ne nous trompons, et qui vient de rentrer à Rome retour d'Ethiopie. Il écrit dans la *Métropole* d'Anvers, sous le titre : *Barbarie et Civilisation*.

Durant notre séjour, nous sommes resté dans l'ignorance quasi complète du problème que l'attitude de l'Italie posait devant la Société des Nations. Les deux avions hebdomadaires chargés du service de la poste ne transportaient que les correspondances. Les journaux n'arrivaient par mer que trois semaines ou un mois après leur publication. Du reste, toute politique était complètement absente de l'armée. Les troupes n'argumentaient pas. Elles obéissaient. Plus que toute autre, l'armée italienne qui tient campagne sur les hauts plateaux abyssins est la « grande muette ». Notre tâche dut donc se borner avant tout à l'aspect militaire, historique et humain de l'action italienne sur les hauts plateaux. Cette action est débonnaire, bienveillante à l'égard des populations. Les opérations qui se poursuivent en Abyssinie sont empreintes du plus large esprit de générosité. Certes, l'on combat. Mais l'emploi de la force n'exclut pas l'idéalisme le plus élevé. Chaque pas des soldats italiens en Afrique est marqué par les bienfaits. L'armée italienne ne massacre pas. Elle ne pille pas. Elle ne détruit pas. Elle construit : routes, téléphones, puits, hôpitaux. Elle panse en avançant des plaies millénaires. Elle soigne les malades. Elle civilise.

C'est pour cette raison que les populations du Tigré accueillent avec bienveillance l'avance italienne. La barbarie abominable de l'empire du Négus le fait abandonner par ses sujets eux-mêmes. C'est pourquoi, à notre retour en Europe, l'application des sanctions, le soutien accordé par la Société des Nations à l'Ethiopie, nous a causé une profonde stupeur. Est-ce vraiment le rôle de Genève de désarmer l'Italie et d'armer l'Ethiopie, ses féodaux primitifs et ses gardiens d'esclaves? Est-ce le rôle de la Société des Nations d'arracher aux mains des ouvriers italiens les pics et les pelles qui creusent les puits et construisent les routes, d'écarter des lépreux les médecins dispensateurs de remèdes, d'empêcher de rendre des décrets libérant les esclaves? Est-ce le rôle de la Société des Nations d'organiser le recul de la civilisation? Au cours des siècles derniers, l'Europe n'a cessé dans le monde entier de relever le niveau des civilisations inférieures, de mettre fin dans de nombreuses contrées à l'anthropophagie et au commerce du « bois d'ébène », de lutter contre les maladies tropicales, de fertiliser d'immenses régions, de mettre en circulation partout des richesses nouvelles. L'Europe a-t-elle donc renoncé à jamais à son antique vitalité? Abandonne-t-elle sa mission civilisatrice? Accepte-t-elle sans réagir sa propre déchéance?

Notre juriste en délire s'obstinera-t-il à ne pas voir que la « guerre » italo-éthiopienne est tout de même autre chose que la guerre que déclencha l'Allemagne impériale en 1914, ou que celle que déclenchera à nouveau, demain peut-être, l'Allemagne hitlérienne?

* * *

M. Pierre Gaxotte, le plus brillant journaliste du moment, a raison (*Je suis partout*) :

L'agression de la Société des Nations contre l'Italie, c'est l'agression des peuples repus contre un peuple pauvre, des peuples à quatre repas par jour contre le peuple qui ne mange la viande que le dimanche. C'est la tyrannie des financiers sur les sans-le-sou, des gavés sur ceux qui n'ont que leurs bras, leur courage et leurs enfants.

Et quand on voit l'acharnement bestial avec lequel des gentlemen rassasiés mènent cette offensive, on est saisi de dégoût et de haine envers la civilisation contemporaine, cette civilisation mercantile qui n'a même pas le cynisme de proclamer la loi du plus fort, et qui, pour cacher le déchaînement de ses avarices, s'en va ramasser son idéologie et son vocabulaire dans les poubelles des Soviets.

Et on voudrait nous faire croire qu'en l'occurrence le droit formel, un des aspects du droit formel, exprime tout le problème! Quelle sinistre plaisanterie! La morale, la vraie morale, celle qui connaît du Bien et du Mal, qui détermine la Justice et précise l'Equité, cette morale-là — loi suprême des actions humaines et donc aussi de l'activité politique, M. Passelecq — cette morale-là a proclamé depuis des siècles, ce que M. le Premier Ministre rappelait mardi à la Chambre en l'opposant aux fonctionnaires : *Summum jus, summa injuria*. Cette sagesse de l'humanité, cette expérience millénaire condamne la Société des Nations — et avant tout l'Angleterre qui mène le jeu, cette Angleterre qui a refusé à la Chine ce qu'elle exige pour l'Ethiopie et qui n'a cessé d'encourager les manquements de l'Allemagne — dans sa conduite vis-à-vis de l'Italie.

Urgent Appel à tous les Amis de l'Italie

Pour SAUVER L'AMITIÉ BELGO-ITALIENNE

si chère au cœur de notre bien-aimé Roi ALBERT

Le comité féminin « Pro Italia », sous la présidence de la vicomtesse Ch. Terlinden, vient de se former.

Par l'envoi de cigarettes (et autres menus cadeaux susceptibles de supporter le voyage), il veut reconforter sur les champs de bataille d'Afrique les soldats de la nouvelle Patrie de notre PRINCESSE MARIE-JOSÉ.

Que la Belgique se souvienne de 1915 et 1919!

La paix ne peut être rétablie que par la Justice et par une solution pacifique qu'il est encore possible de trouver dans le texte même du pacte de la Société des Nations; et non par des mesures de rigueur qui risquent de transformer une opération de police coloniale en une guerre mondiale.

Votre participation, si minime soit-elle, que vous enverrez au compte chèque postal de « Pro Italia » n° 34.46.28, aura une grande portée morale. — Les dons en nature et en Timbres-poste seront reçus avec reconnaissance au secrétariat : M^{lle} Lippens, boulevard Saint-Michel, 46, Bruxelles.

La liste des souscripteurs et des donateurs ne sera pas publiée, mais sera envoyée à la PRINCESSE DE PIÉMONT et au gouvernement italien. Noms et adresses seront conservés au secrétariat.

Réception de M. Charles Bernard

à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

Discours au nom de l'Académie (1).

Monsieur, ce n'est pas seulement parce que vous avez écrit de beaux livres que l'Académie a voulu vous rendre hommage, c'est aussi parce que, depuis plus de trente ans, vous donnez à nos journaux des articles dignes de ces beaux livres et qu'ainsi vous offrez un salutaire exemple.

Si vous traitez, dans votre inlassable labeur de publiciste, les sujets les plus variés, si vous abordez tous les domaines de la pensée et de la sensibilité, vous accordez aux arts plastiques une particulière attention. Ils sont rares chez nous, il est vrai, les écrivains qui n'ont pas consacré des pages à la peinture, aimée dans ce pays plus passionnément qu'ailleurs. Mais votre cas est particulier : à la peinture vous avez dédié, en historien et en critique, la plus grande partie de votre œuvre.

C'est pour cette raison, sans doute, que nos confrères, se rappelant que moi aussi je me suis essayé, avec quelque prédilection, à la tâche du critique d'art, m'ont désigné pour vous adresser aujourd'hui les paroles de bienvenue. En me faisant l'honneur de me confier cette tâche ils ont, sans y penser peut-être, affirmé l'esprit qui préside à leurs choix : cet esprit est fait du respect des idées d'autrui, ne s'enquiert que du talent et de la loyauté avec lesquels on les défend. Ils savaient que j'accepterais la tâche avec empressement. Ils savaient que le passéiste — j'use de l'étiquette sans l'accepter — ferait avec sincérité l'éloge du critique d'avant-garde, que le « pompier » n'adresserait pas à « l'incendiaire » les épigrammes dont certaine tradition veut que les éloges académiques soient semés.

Je vous le confesse, des gens m'ont dit : « C'est vous qui recevrez Charles Bernard? Cela va être amusant. » Je vais les décevoir. Ce ne sera pas amusant du tout. Ainsi je justifierai une réputation bien établie et, je le reconnais, méritée. Je vais simplement m'efforcer de caractériser la captivante personnalité que nous avons élue, l'œuvre en laquelle cette personnalité s'exprime; aussi de montrer que, en dépit de certaines apparences, tous ceux qui ont le culte de l'art peuvent se trouver avec vous d'accord, par la ferveur.

Donc, je vais esquisser votre biographie.

Vous êtes né à Anvers. Il vous est arrivé de parler avec irritation des grands bourgeois anversoïis, qui sont généralement de grands marchands, trop ignorants de la littérature. A ces grands marchands, vous devez pourtant quelque chose. Vous leur devez, pour une large part, le noble décor qui, dès votre enfance, a coloré votre vision; vous leur devez, nous leur devons tous, pour une part encore, l'exaltation que nous inspirent les grandes œuvres de Rubens, ces grandes œuvres qu'ils commandèrent au maître sitôt après son retour d'Italie. Je veux dire que vous devez, que nous devons à tous les Anversoïis de la reconnaissance

pour avoir tant aimé l'art et pour avoir ainsi aidé tant de grands talents de peintres à s'épanouir.

Au fond, vous le savez bien. Vous avez l'orgueil de votre ville, de son rôle éclatant dans l'histoire de l'art; vous aimez son peuple gourmand de toutes les saveurs, de toutes les voluptés; et s'il vous arrive de sourire moqueusement aux propos du maître d'une demeure trop cossue, vous êtes fier, tout de même, de découvrir en lui l'instinct de la beauté devant les tableaux dont la demeure est pleine et dont la présence est un hommage à l'art.

Cet instinct est en vous puissant. Il s'est très tôt développé, éclairé. Et il est devenu très exigeant, avide d'autres beautés que celles dont les musées, les églises, aussi la patine des vieilles pierres dans la lumière changeante des rives de l'Escaut, vous offraient l'admirable spectacle. C'est que, en faisant vos études de droit, vous étiez devenu un humaniste plus épris des poètes latins que des Institutes — disons tout de suite que si vous fîtes au barreau des débuts brillants, vous l'abandonnâtes sans guère tarder, pour le journalisme. C'est ainsi que, très tôt, vous obsède la nostalgie de l'Italie, de l'Italie de Giotto, de Masaccio, d'Orcagna. C'est enfin que vous aviez commencé à écrire, et que vous aviez débuté, naturellement, par écrire des poèmes.

Or, cela se passait aux environs de 1895.

C'est le temps où règne, dans le monde de la littérature et de l'art, une vive effervescence, où les poètes nouveaux rejettent les disciplines des Parnassiens, où les prosateurs s'insurgent contre le naturalisme, où les uns et les autres s'enthousiasment pour le symbolisme, veulent pour leurs poèmes et leurs romans ne plus se contenter des apparences de la réalité et demandent à la peinture de ne s'en pas satisfaire, elle non plus.

Le symbolisme apporte de nobles intentions; sans quitter tout à fait la vie, il veut se rapprocher du rêve, faire frissonner en les œuvres l'inexprimable. Par ce mouvement de jeunesse vous êtes séduit. Vous ne serez pas, dans vos premiers écrits, à proprement parler un symboliste. Mais vous serez avec ceux qui veulent un renouvellement, qui veulent voir au delà de ce que l'on voit et comprend trop aisément, de ce qui cache de l'attirant mystère. Et un tourment désormais vous habitera, fort heureusement, car la foi placide et confiante en une vérité une fois adoptée sert l'art moins que ne le sert l'inquiétude. Les circonstances dans lesquelles est né votre tourment vous feront pour toujours partagé entre l'admiration des splendeurs de la réalité, que vous percevez avec acuité, et le sentiment de l'insuffisance de ces splendeurs, le désir de quelque chose de plus troublant encore.

* * *

Je ne songe pas, Monsieur, à analyser vos premiers ouvrages. Il en est d'ailleurs que je ne connais pas. Déjà dans la petite liste qu'en donne *Aigues-Marines*, certains titres figurent avec cette mention : « épuisé ». C'est un phénomène constant : nos

(1) Discours de réception prononcé le 14 décembre par M. Gustave Van-
zype.

œuvres de début ont vu leur édition tout de suite épuisée; et c'est un succès que connaissent rarement celles de notre maturité.

Je ne parlerai donc pas de ce que je n'ai pu lire. Et même je ne ferai que mentionner les petits volumes qui suivirent les premiers essais et que j'ai précieusement conservés dans ma bibliothèque. Je les ai conservés parce que je suis curieux de l'histoire des talents que j'aime. Mais pour caractériser votre œuvre, je la considérerai dans ce qui, à vos yeux, doit en rester. Or, quand vous publiez en 1909 la série de très beaux essais dont, à lui seul, le titre : *Un Sourire dans les Pierres*, est de la poésie, ce livre ne signale plus, « du même auteur » que celui qui l'a précédé deux ans auparavant : *Pierre Brueghel l'ancien*; et désormais c'est à partir de cette étude sagace sur Brueghel que vous dresserez le bilan de votre production.

Cela ne veut point dire que vous reniez les œuvres antérieures. Celles-ci ne sont d'ailleurs pas négligeables. Dans *Aigues-Marines* qui parut avant 1898, puisque l'une des parties de ce petit livre est dédiée à Georges Rodenbach, tandis que les deux autres le sont à Verhaeren et à Max Elskamp — et déjà vous aviez publié trois plaquettes et vous avez donc dû, Monsieur, débiter à peine adolescent — dans *Aigues-Marines*, si le prosodiste a des audaces juvéniles, — mais nous sommes au temps où l'on bousculait joyeusement la règle, — le poète est toujours d'une sensibilité affinée; et, qu'il évoque le mythe de Protée, qu'il rythme des chansons ou qu'il conte, à l'exemple de son ami Elskamp, des histoires fabuleuses de marins, il trouve toujours des images neuves, aux tons rares. Il y a, dans la forme, l'obsédant souci de la musicalité. Et c'est en cela qu'on reconnaît l'influence du mouvement qui agite, au temps où vous écrivez ces poèmes, la littérature poétique française.

J'aurais voulu citer quelques-uns de vos vers. J'y ai renoncé parce que j'ai constaté que je les dirais très mal. Dans ma récitation malhabile, ils ressembleraient à de la prose, à de la prose délicate, raffinée, traduisant une sensibilité aiguë, hypertrophiée. Et puis les allitérations y sèment, pour qui veut les lire à haute voix, des embûches. Oserai-je essayer de prononcer ceci :

*Et meurent sur des vieilles,
Sous des doigts de vieilles,
De longs doigts mourants de vieilles sur des vieilles.*

Monsieur, croyez-le bien, si j'ai cédé à la tentation de donner, quand même, un exemple de votre manière d'il y a trente-cinq ans, ce n'est point du tout dans une intention malicieuse. Au contraire, je veux montrer à ceux qui connaissent vos lucides et fermes écrits d'aujourd'hui les dangers dont votre intelligence et votre jugement ont triomphé. Jeune, vous avez été séduit par l'étrangeté de l'expression. Bien vite vous ne le serez plus que par l'étrangeté de la sensation. Et vous donnerez, dès 1900, un roman, *la Reine de Saba*, dont on ne peut conseiller la lecture aux jeunes filles, sur lequel on hésiterait même à attirer l'attention de leurs mères, mais qui contient des pages resplendissantes de couleur intense et de douloureuse, de sauvage volupté, des visions de passé fabuleux où les instincts s'affrontent et se mordent. Sans doute, vous êtes très jeune encore, et il y a dans ces pages un désir d'étonner, de braver. Mais comme votre talent est, dès lors, libéré du goût de la forme contournée, inattendue, qui tisse un voile entre la pensée et son expression! Quelle richesse, dans le vocabulaire rutilant! La phrase charrie des joyaux, dans la clarté. Et elle dit avec netteté ce que vous avez voulu qu'elle dise, pour suggérer la sensation violente et insolite, dans une atmosphère trouble.

Dans ce livre vous vous affirmez, à vingt-cinq ans, maître du verbe. Mais l'œuvre n'est encore qu'un jeu prestigieux de

l'imagination. Elle crée de pathétiques spectacles, elle ne tente pas de leur découvrir un sens.

Cinq ans plus tard vous écrivez des pages d'un tout autre accent : en contemplant vous méditez; vous prêtez à l'objet de votre contemplation un langage lourd de pensée. Certains des essais qui composent *Un Sourire dans les Pierres* sont datés de 1905 et de 1906. Ils sont d'un poète encore — vous serez un poète toujours — mais qui ne cherche plus la poésie uniquement dans la musique des mots, qui la découvre dans l'histoire des hommes, dans les traces que nous en ont laissées les œuvres, dans ce que, en celles-ci, nous retrouvons de nos émois présents, ainsi plus troublants de se révéler éternels.

Cinq années ont suffi pour que votre talent parvienne à maturité, pour que votre personnalité prenne ses traits définitifs. En ce livre où constamment le rêve éclaire la réalité, où la forme subtile, harmonieuse et délicatement colorée n'a plus besoin, pour éveiller en nous de mystérieuses résonances, du rythme compliqué et de l'allitération; en ce livre où, enfin, la pensée commande la sensibilité qui l'alimente, vous atteignez la maîtrise, si la maîtrise s'affirme comme je le crois, par la faculté de communiquer à autrui, en écartant toute équivoque, des pensées et des sensations, sans consentir à diminuer en rien la qualité raffinée de celles-ci ou de celles-là. Les unes et les autres sont, d'ailleurs, dans les pages consacrées à la Maison de Rubens, à Rembrandt, à l'art des Flamands en Bourgogne ou à l'atmosphère de la nécropole de Pise, sagement, noblement rattachées aux problèmes permanents, et pleines de la sérénité que confère à qui sait interroger l'œuvre d'art, la certitude d'éternité par elle seule offerte.

Dans le même temps que vous composiez ces essais, qui sont de petits chefs-d'œuvre, vous donnez à Gérard Van Oest — il me plaît de prononcer ici le nom de ce grand éditeur, votre ami et le mien, à qui notre art et nos lettres doivent beaucoup et à la mémoire de qui vous serez heureux de m'entendre rendre hommage — vous donnez un autre très beau livre : votre étude sur Pierre Brueghel. Vous avez parlé de ce peintre de génie avec clairvoyance et avec ferveur. Sa gloire qui, il y a trente ans, n'avait point encore le rayonnement qu'elle mérite et qui lui est maintenant assurée, vous doit quelque chose. Mais à l'art de ce grand maître de chez nous, je crois que, de votre côté, vous devez quelque chose, vous aussi. Pour bien le faire aimer et pour le bien faire comprendre, vous vous êtes imposé une discipline que, jusqu'alors, vous aviez ignorée. Vous avez reconnu que les grandes œuvres de l'art ne naissent point du seul caprice d'une individualité supérieure, ignorante ou dédaigneuse de la foule qui l'entoure, que cette œuvre est tributaire de la race et de son temps et, si elle est digne d'admiration, paie magnifiquement le tribut. Vous avez montré que pour Brueghel il en était ainsi; vous l'avez montré en des chapitres d'histoire, en le portrait pénétrant et coloré d'un monde. Dès lors, Brueghel s'est emparé de vous, si bien que récemment encore vous vous passionniez pour certains de ses tableaux exposés à Bruxelles et vous leur consacriez plusieurs de ces articles originaux, élégants et sagaces qui contribuent à maintenir à notre Presse sa dignité.

Certes, Brueghel ne vous a pas fait oublier l'Italie, cette Italie qu'il a lui-même, sans la subir, connue et admirée. Mais son génie, en lequel vous retrouviez un peu du tourment, de l'inquiétude, du fantastique, de la spiritualité que votre intelligence demande même aux œuvres des arts plastiques et par lesquels un Taddeo le Siennois vous subjuguait, ce génie vous a ramené d'Assise, de Ravenne et de Sienna à Anvers, de la peinture italienne à la peinture des Pays-Bas. Par la qualité du travail enthousiaste

et documenté que vous lui avez dédié, il a reconduit le poète vers la réalité et vers l'expression soumise à l'objet. Et il a fait de vous un artiste semblable à ces maîtres anversoïses du passé qui allaient en Italie pour y puiser l'exaltation, le sens de l'humanisme, mais pour en revenir et mieux servir l'art de leur pays.

Ainsi faites-vous, toujours aiguillonné par la noble curiosité des choses d'ailleurs et des domaines où l'on découvre des émois nouveaux, et toujours revenant, troublé mais enrichi de clartés nouvelles, à votre pays, à son art.

L'Italie, ah! non, vous ne l'oubliez pas. Un de vos livres, *Un Exemple de volupté*, évoque en presque toutes ses pages la lumière de ses ciels et les bouleversantes suggestions que font surgir, dans le clair-obscur de ses vieilles églises, l'imagination de ses peintres, leurs visions splendides d'enchantement ou de terreur. Brûlant encore du souvenir fiévreux d'un soir vénitien, vous vous arrêtez à San-Gimignano devant le *Jugement dernier* de Taddeo de Sienne et vous y découvrez l'expression d'une volupté fantastique, d'une volupté de l'Enfer. Etrange vision, qui fait persister dans la mort la saveur du péché. Il y a dans votre commentaire, dans votre transposition d'un chef-d'œuvre, une magnificence vénéneuse, aussi une cruelle mais virile volonté éperdue de survie, une sombre exaltation qui n'est point sans analogie avec celle qui anime l'extraordinaire tableau que vous avez tracé ailleurs, du serpentarium devant lequel vous vous êtes attardé, au Brésil, au cours de ce voyage dont vous avez rapporté un livre encore : *Où dorment les Atlantides*.

Mais dans le recueil qui s'ouvre sur la brûlante évocation de joies infernales, de ce que vous appelez « le triomphe du Péché », un chapitre intitulé *Sur les chemins d'Assise* allie à la pureté du paysage la pureté du Poverello, en une méditation qui a la sérénité d'un cantique, la mouvante clarté de l'interrogation loyale conduite par une intelligence pour laquelle la grandeur humaine est dans le drame du doute.

Vous êtes curieux de toutes choses, de toutes les idées, de tous les aspects et de toutes les interprétations que l'art en propose.

Vous repoussez la tradition, et pourtant vous savez admirer les chefs-d'œuvre dont elle est née, même quand leur langage est le plus éloigné de celui des œuvres récentes dont vous défendez fougueusement la nouveauté hardie. Vous voulez la controverse. Il semble parfois que vous en fassiez parler vous-même les voix l'une à l'autre opposées. C'est ce qui fait passionnants les essais réunis en vos livres, vos grands reportages, vos articles de critique, et les fantaisies que vous rédigez chaque jour, tous vos écrits d'ailleurs également remarquables par la richesse du verbe. Et c'est pourquoi même ceux qui, en lisant les *Pompieri en délire*, ont pu se demander s'ils n'étaient point de l'escouade, vous ont encore et malgré tout admiré.

Ils se sont souvenus de ces lignes sur lesquelles prend fin votre méditation sur les chemins d'Assise :

« Venu à Assise pour chanter le cantique du soleil, je m'étais souvenu de la Prière sur l'Acropole. Ce chant-ci a-t-il donc définitivement vaincu celui-là? Sans doute, je déroulerai souvent encore le linde de pourpre où j'avais cru pouvoir pour toujours ensevelir les dieux morts, jusqu'au jour où j'aurai compris que des paroles également belles ne peuvent avoir un sens très différent. »

Noble conclusion. Je l'ai citée parce qu'elle achève de vous faire bien connaître. Elle montre les belles passions qui vous dominent, l'irrésistible besoin de confronter, et l'espoir, la certitude d'aboutir à une communion. Mais passions qui exigent la liberté de penser librement, d'exprimer librement sa pensée, liberté sans laquelle l'artiste et l'écrivain ne peuvent que se taire ou s'avilir. Enfin culte de l'art, ferveur qui nous rapproche malgré

nos préférences divergentes et qui fait qu'en cette compagnie qui vous a élu, en cet auditoire qui nous écoute, ceux qui ne sont pas toujours d'accord avec vous sont heureux de vous accueillir, saluent en vous un allié.

GUSTAVE VANZYPE.

HUBERT KRAINS

MESSIEURS,

Combien mon entreprise serait enviable s'il ne se levait au seuil une vision d'horreur. Le souvenir d'Hubert Krains demeure lié à sa fin tragique. Que nous chassions ce fantôme, pour recomposer dans la lumière froide qui lui est propre le visage du disparu, son aile laissera toujours traîner assez d'ombre pour voiler de pudeur l'expression d'une gratitude que je me représentais comme l'aveu d'un plaisir.

On dirait que la loi de votre Compagnie n'interdit de briguer l'honneur de lui appartenir que pour donner plus de prix à son choix. Il s'y ajoute un élément de surprise dont, sous peine d'indignité, le récipiendaire est le premier à sentir l'effet. Une réaction suivie de beaucoup d'autres qu'il serait oiseux d'analyser et encore plus impertinent de résumer, quant à moi, en disant que vos desseins sont impénétrables.

Je me permettrai seulement d'y démêler un souci du contraste qui vous a fait élire, pour succéder à un romancier wallon, un Anversoïse qui, jamais comme en ce moment, n'a compris la disproportion des grands thèmes baroques que lui proposait la cité altissime, avec l'indigence de ses moyens. Car je ne puis que reconnaître dans l'éloge de votre éminent secrétaire perpétuel, plus encore que la bienveillance de l'ami, cette sollicitude que les maîtres gardent de préférence à leurs disciples les plus turbulents. Et, Messieurs, je vous dois à mon tour une révélation qui s'accompagne pour moi d'un tribut de reconnaissance. C'est que M. Gustave Vanzype a été mon premier guide, et que si je me suis souvent écarté de lui pour suivre des sentiers plus capricieux, j'ai toujours senti, à la première alerte, le lieu qui me ramenait à celui qui a revendiqué pour Rubens cette pénétration sublime de l'esprit qui sauve à jamais la magnifique naumachie de ses nymphes et de ses sirènes du fleuve d'oubli où les entraînaient le poète des *Phares*. Et maintenant serait-il inopportun de rappeler ici que c'est un Tourangeau, Christophe Plantin, qui fonda à Anvers l'industrie du livre? Les fameuses colonies marchandes étrangères, l'espagnole, la portugaise, l'italienne, qui contribuèrent dans une si large mesure à l'inouïe splendeur de la métropole que vantait Guichardin, ont à peine laissé quelques grains parmi la poussière que scrutent les curieux de l'histoire. Mais l'esprit de Ronsard et de ses amis qui tant travaillèrent à la défense et à l'illustration du français, par le truchement du célèbre imprimeur s'est infiltré comme un éther subtil dans l'atmosphère un peu lourde de cette ville de marchands amateurs de filles grasses et de beaux tableaux. Déjà vos pensées se reportent vers l'un de ceux qui honorèrent le plus les lettres françaises de Belgique, et que vous étiez justement fiers de compter parmi vous. J'ai cité Max Elskamp.

Messieurs, vous souffrirez que je m'arrête un instant. Je me vois comme devant un vide et je me sens pris de vertige à penser que c'est vers moi qu'est allé votre choix pour porter ce fier

héritage, quand je n'ai fait qu'assumer, parmi tant d'autres, ma part de veille sous la lampe studieuse où, tour à tour, se relayaient ces servants de la langue française qui n'ambitionnaient que de pouvoir répéter avec le maître :

Indompté de labeur, je travaillai pour elle.

Si éloigné d'Hubert Krains par le climat, la formation, l'idéal esthétique, il est cependant bien des côtés par où je voudrais lui ressembler. Il y a d'abord cette adaptation parfaite à votre milieu qui faisait de celui que les écrivains belges avaient appelé à la tête de leur association, le modèle de cette courtoisie qui résume dans sa fleur tout ce que le culte des lettres, considéré sous son aspect social, propose à l'honnête homme de plus rare et de plus séduisant. Il portait dans sa physionomie si nette, dans ses traits si fins qu'on eût dit que la nature les avait gravés à la façon des camées, ce que j'appellerais l'empreinte de votre autorité, si l'indulgence qui vous appartient n'en avait aussitôt adouci les contours. Et j'admiraais avec quelle force lumineuse Hubert Krains, en toutes circonstances, manifestait cette universalité, de la littérature vertu la plus éminente qui aux yeux des anciens en faisait aussi la première des vertus et que l'Etat et la Société, ses tributaires beaucoup plus que les apparences ne font croire, ont solennellement consacrée en vous en confiant la garde et les soins.

Cependant aux yeux d'un grand nombre Hubert Krains représentait plutôt parmi vous le régionalisme, une qualification à laquelle je me soucie avant tout d'enlever une interprétation amoindrissante. Il n'avait pas fait ses humanités. Dans cette querelle des anciens et des modernes qui, de nos jours, hélas! est sortie du huis clos académique pour nourrir les passions qui se déchaînent à la tribune et dans la presse, la position d'un auteur comme celui qui nous occupe paraît être aux côtés des modernes, contre Boileau, Racine et Lafontaine. Et pourtant le prétendre serait se tromper complètement sur le caractère de l'homme et le sens de son œuvre. Car voici une œuvre toute de mesure et une vie tout entière vécue sous le signe de cette mesure où nous reconnaissons la propriété classique par excellence. Et c'est ici que j'arrive à cet autre côté par lequel l'écrivain doit souhaiter de ressembler à Hubert Krains. C'est cette unité parfaite de la forme et du fond, cette adaptation exacte de l'expression à l'idée, cette admirable précision de la langue qui de n'importe quelle page de son livre fait un modèle de prose française.

* * *

Messieurs, la mémoire, chez chaque individu, est faite de quelques images, où, de plus en plus, celles de l'enfance écartent les moins anciennes, pour composer ce fond de décor mental sur lequel se déroule notre vie intérieure. Ainsi s'accusent dans mon souvenir quelques lignes, quelques larges traits où s'inscrit le panorama de Huy où, enfant, j'allais passer mes vacances auprès de mes grands-parents. Autant me charmait le pittoresque de la rencontre si heureuse d'un pont, d'une collégiale et d'une citadelle bâtie sur le modèle des couronnes vallaises, autant je m'émerveillais devant le cours du fleuve d'où mon grand-père, d'une secousse de sa ligne, tirait un poisson d'argent, autant mon cœur se fermait devant les perspectives endiguées de talus, jalonnées du repère d'un mur de moellons ou d'un toit d'ardoises, et au bout desquelles j'étais tout déçu de trouver la plaine. Un paysage exact où aucune couleur, à mes yeux habitués aux horizons mouillés, ne venait atténuer la sécheresse des plans. Mais aujourd'hui qu'il s'impose à cet ensemble de réactions où je découvre mon moi hésitant et contradictoire avec une insistance de plus en plus impérieuse, j'en ai aussi reconnu la sourde résonance qui monte et s'amplifie en accents

poignants dans l'œuvre d'Hubert Krains. Car ce pays, la Hesbaye, qui, du sommet de la faille où s'abrite la vieille cité mosane, descend vers Landen, c'est le pays d'Hubert Krains.

Souvent chante dans ma mémoire une jolie chute de phrase de Maurice Barrès découvrant pieusement ce qu'il appelait *le visage sans éclat de ma terre natale*. Harmonie où l'accent qui est mis sur *natale* transfigure et fait rayonner d'une lumière spirituelle intérieure le *visage sans éclat*. C'est par ces artifices poétiques que l'auteur de la *Colline inspirée* dramatisait son régionalisme lorrain que, par ailleurs, sa dialectique empruntée aux cercles toujours plus vastes où s'élargit le vol des aigles élevait à l'universel. Messieurs, je vous le demande : pour n'avoir point usé de cette rhétorique, le visage sans éclat du terroir hesbignon dont la sourde présence, chez Hubert Krains, fournit la basse continue au thème des vivants et des morts, ce visage est-il moins émouvant? Et, ici, j'aborde par un détour, mais en vous montrant tout de suite la position que j'ai prise, ce procès du régionalisme que je ne peux ni ne veux éluder. Le régionalisme qui suppose d'étroites frontières où l'on voudrait aussi parquer les auteurs régionalistes rapetissés sur le patron de leur petite patrie, à l'écart de ceux qui tiennent boutique à l'enseigne des « Quatre Vents de l'Esprit ». Comme si tout individu, jusqu'au plus humble, ne recélait pas au tréfonds de son être l'étincelle qui, en certain point de rencontre, établit cette communion où nous touchons la révélation de l'humain. Degré d'équilibre où peu atteignent, mais qui pour Hubert Krains n'a rien de précaire ou de fortuit. Il s'y maintient avec une autorité qui ne faiblit en aucune partie de son œuvre et qui est ce que je revendique pour lui de plus éminent. Oui, s'intégrer à sa région, ne faire qu'un avec elle, s'attacher à tout ce qui lui appartient jusqu'à donner à ses écrits ce caractère d'autobiographie qui en littérature, par la façon dont l'auteur est placé au centre de tout, transforme le genre le plus strictement subjectif en un magnifique instrument de la pensée. Ainsi quel que fut le souci d'objectivité d'Hubert Krains si avare de son moi, on retrouve toujours au fond de son livre quelques gouttes du sang du pélican. Lui faire grief de son régionalisme serait au travers du romancier atteindre le roman lui-même et nier sa contribution à l'investigation psychologique qui est au fondement de la connaissance. Quant à ce phénomène que je signalais à l'instant, et qui réside en cette unité de l'homme et de sa terre, du sujet pensant et de l'objet pensé, il est d'autant plus remarquable qu'il est plus spontané, plus naturel, et qu'ainsi devant nous étonner moins, il nous surprend au contraire davantage. Il constitue chez Hubert Krains ce don de l'écrivain qui est parfois éloquence, rarement poésie et qui, chez le plus grand nombre, n'est qu'une certaine facilité à jouer du clavier des mots. Non, Krains n'est pas venu à la littérature par le chemin de la rhétorique. Il n'est pas un joueur de flûte qui, de préférence à un autre, a choisi le thème de son milieu pour exécuter dessus quelques variations. Il s'est produit chez lui une opération au rebours de celle que nous voyons le plus souvent. Il ne parle pas de sa terre. En lui c'est sa terre qui parle. Écoutons-le lorsqu'il dit : « La poésie wallonne ne m'a pas été révélée par les livres. Je l'ai respirée dans mon enfance en respirant l'air de mon village natal. » Et, plus loin : « J'ai joué de la plume comme les ouvriers de mon pays jouent de l'accordéon. » Nous ne nous étonnerons plus, maintenant, de ce que cette langue soit aussi étroitement adaptée au sujet, que le mode d'expression corresponde si parfaitement à la chose exprimée et qu'elle reproduise, dans sa simplicité dépouillée, son dédain de l'ornement et de la couleur, jusqu'à les faire criants de vérité, les âpres linéaments où la nature a défini les choses et les gens de son pays.

* * *

Ce fils de paysans est né à Les Waleffes en 1862. Il fit ses études à l'école moyenne catholique de Wareme et ne poussa pas plus avant. Cependant il avait une ambition. Il aurait voulu être vétérinaire. Messieurs, je pressens vos sourires. Mais vous connaissez ces vétérinaires de la campagne qui sont parmi les notables les plus honorés. Soignant les chevaux et les vaches, qui sont le bien le plus précieux des agriculteurs, ils ont le pas sur les médecins qu'on n'appelle qu'à contre-cœur au chevet des femmes et des enfants. Cependant, plus tard, quand dans le *Pain noir* il nous tracera le portrait du vétérinaire Bodson, cette « masse ronde et courte comme un gros œuf » ne rappellera en rien la silhouette racée de celui qui remplissait alors les fonctions de secrétaire au Bureau international de l'Union Postale Universelle, à Berne. Abandonnant son rêve, il avait saisi aux cheveux l'occasion d'une fortune lente mais certaine, en se présentant à un examen d'aide-télégraphiste. Début modeste d'une brillante carrière administrative qui allait en faire un directeur général des postes.

Ainsi, ce bon écrivain est aussi un fonctionnaire modèle. L'exemple d'Hubert Krains, assez fréquent parmi nous, est celui d'une vie divisée en deux parts. Je me demande, cependant, si elles sont si indépendantes l'une de l'autre, au point de ne pas trouver chez l'écrivain certaines qualités du fonctionnaire et réciproquement. En lieu principal, l'ordre, la méthode, la clarté. Bien qu'il ne fut pourvu d'aucun diplôme, parti du bas de l'échelle, il arrive au sommet. Faute de la substantifique moelle, on le voit également démuné au début de sa carrière littéraire. Ah! sans doute, il a le don, ce don précieux de l'écrivain dont je disais à l'instant qu'il l'avait reçu de son terroir. Ce qui n'empêche que je reste confondu en pensant à la somme de patience et de travail, au zèle indomptable qu'il lui a fallu pour exploiter ce don, pour mettre à la disposition de celui qui n'était encore dans la hiérarchie qu'un petit aide-télégraphiste ce magnifique instrument d'un style sans bavures, d'une langue sans scories, de cette prose qui, d'après l'observation si pertinente de M. Maurice Wimotte, le rapproche de l'art français plus que tout autre wallon.

Voici donc son activité répartie en deux compartiments étanches. L'écrivain se repose sur le fonctionnaire du soin de lui fournir le loisir et la tranquillité. Une mutation l'a ramené au pays natal. Deux années plus tard il entre au ministère des Postes à Bruxelles. Heureuse époque où nous nous l'imaginons enregistrant tout ensemble ces observations et ces réactions qui, au début d'une carrière de romancier, constituent cette espèce de fichier mental où il puisera par la suite. Elles sont encore trop fraîches pour être transposées de la réalité dans le domaine de la représentation. Il leur manque cette cristallisation dont le phénomène, en littérature, est semblable à ce que Stendhal nous dit de l'amour. Et puis, l'opération d'après nature ne produit jamais qu'un moulage. L'art veut une statue.

Cependant la *Jeune Belgique* a refusé de ses vers « trop baudelairiens », explique Max Waller dans sa « Boîte aux lettres ». Ceci jette une lueur curieuse sur les aspirations du jeune homme tourmenté par les lémures qui montent du chaudron des sorcières où les *Fleurs du Mal* distillent leurs poisons. Mais dussé-je porter votre étonnement au comble, je dirai qu'il a gardé de l'auteur de la *Sépulture d'un poète maudit* ce qu'il a de plus effroyable et de plus fascinant : sa malédiction. Ah! Messieurs, c'est autre chose, cela, qu'au bout de quelques exercices appliqués se gargariser d'un incertain pastiche. Krains se hâte d'ensevelir ses essais poétiques au fond du tiroir des choses qu'on ne regrette pas. Mais, dès ce jour, il est marqué au front du pessimisme qui, par la voix de Calderon, nous crie : « Le plus grand crime de l'homme, c'est d'être né. » Terrible épigraphe qu'en lettres de feu je vois briller au fronton du monument qu'en ces pierres ternes

et grises des carrières de la Meuse, sous un de ces ciels vides comme il s'en lève parfois sur les plateaux de la Hesbaye, il a dressé aux compagnons de son enfance. Et c'est ici, une fois de plus, que je rencontre antinomie entre la position spirituelle d'Hubert Krains et ce régionalisme où l'on voudrait l'enfermer. C'est sur l'aile noire du pessimisme, évadé du cercle optimiste qui se rétrécit autour du clocher natal qu'il rencontre ces grands courants qui, du livre des prophètes et de la tragédie grecque, soufflent par delà les sommets glacés où l'homme reconnaît l'absurdité de son destin. Mais il n'en est pas encore à cette révélation de lui-même. Il est dans cette période d'euphorie où l'avenir est peint en rose et tente l'ambition. Il adresse des nouvelles à la *Wallonie*. « Quel était, se demande M. Albert Mockel, le mystérieux collaborateur qui semblait pénétrer l'âme même de la terre, maîtresse du paysan ? Aucun de nous ne savait rien de lui, mais je devinais sans peine qu'il avait sucé du bois vert. » Le secret de sa personnalité se découvre. Fernand Brœuz l'engage à la *Société Nouvelle* où, pendant cinq ans, il exerça la critique. Car Hubert Krains n'a pas seulement appliqué aux hommes cette merveilleuse faculté d'analyse qui apparaissait comme la fonction naturelle de son esprit. Il l'étendait aux œuvres. Ses études sur Eugène Demolder, Charles Van Lerberghe, Georges Eekhoud sont des modèles. Elles ne retiennent pas seulement notre attention en ce qu'elles restituent avec tant de justesse le degré et la qualité de lumière où ces auteurs prennent à la fois le plus de nuances et de relief, mais parce que l'on peut, au travers, suivre le procès d'élimination et d'épuration auquel il soumettait ses propres écrits. *Les Bons Parents*, qui paraissent en 1891, sont un étonnant début.

* * *

Je ne pense pas que l'ironie, forme de sublimation du pessimisme sur lequel il nous faut toujours revenir quand nous parlons de l'œuvre de Krains, ait jamais été poussée plus loin que dans ce conte d'une géométrie exacte. Souvent un auteur se découvre ainsi tout entier dans son premier livre. Et quand, par la suite, nous lirons *Figures du Pays* et *Mes Amis*, nous ne pourrions pas ne pas reporter notre pensée vers cette prose où la précision des contours, qui est dans la manière de notre auteur, s'accuse avec l'implacabilité d'une profession de foi. Précision mais non sécheresse. Car s'il récuse toute sentimentalité, dont l'expression directe risque le plus souvent de verser dans la lamentable confusion où l'on voit se débattre l'art et la morale, il rejoint la piété au cœur même du lecteur.

Et qu'est-ce donc que ces *Bons Parents*? Toute jeune, Sidonie avait été obligée de gagner sa vie. Devenue la servante du docteur de Rondia, on l'appréciait à cause de sa propreté, de son activité, de sa discrétion. Elle avait des moments d'orgueil et de bonheur infini quand les visiteuses faisaient l'éloge de son ouvrage. Si l'une d'elles demandait ce qu'elle employait pour donner tant de brillant à sa vaisselle, elle répondait invariablement : « Ceci, Madame », et elle montrait ses mains larges comme des avirons et zébrées de rides noires. Les jeunes gens ne s'étaient jamais aperçus qu'elle fût une femme, car elle possédait l'ossature et la force d'un homme. Cette indifférence l'avait rendue égoïste. Aussi fut-elle tout ahurie quand Gisquet, le menuisier, l'homme qui aveuglait si bien les pinsons, lui parle de ses intentions : « Vous savez que j'ai trente-sept ans, dit-elle, et des cheveux gris. » Elle finit par consentir et pendant plusieurs jours elle éprouva une joie qui ramena sur ses lèvres des refrains qu'elle n'avait plus chantés depuis son enfance...

Il leur naît un fils. A cinq ans il n'en paraissait que trois, tellement il était chétif, et les voisins qui l'aimaient à cause de

sa douce figure et de ses profonds yeux noirs disaient qu'il ressemblait à un petit saint. Un soir, Gisquet examina l'enfant et dit : « Femme, il sera bossu. » Dès lors ils comprirent qu'il y avait chez eux quelqu'un qui mangeait leur pain et qui ne leur rendrait jamais aucun service. Gisquet s'adonne à la boisson, le malheur est sur eux. Quand passe un saltimbanque. Il propose au couple un marché : cent francs. C'est trop peu, ils garderont l'enfant. « Qu'en ferez-vous ? dit l'autre. Il ne vous gagnera jamais un centime. — « Il ira mendier », réplique Sidonie. — « C'est votre affaire si vous jugez que c'est plus honorable. Faites encore une fois marcher l'enfant. » — « Jules, viens près de moi », dit Sidonie, puis l'écartant d'un geste : « Va te rasseoir. » Tout de même quel beau pitre il ferait ! Et, pour en finir, le saltimbanque offre cent cinq, puis cent dix francs. Il ajoutera même vingt-cinq centimes pour la mère. « Cent-dix francs vingt-cinq centimes, crénom ! » Mais il faut un papier. Gisquet signe d'une grande croix de Saint-André. Sur la route une petite voix explorée crie : « Maman ! » Un homme jure tandis qu'on entend le roulement d'une charrette dans la nuit.

Sommes-nous au comble de l'abjection ? Non. Les Gisquet sont inquiets. Cependant qu'ils sont allés raconter que leur fils est perdu et que tout le village le cherche, ils ont peur des gendarmes. L'idée du papier qu'ils ont remis au saltimbanque les bouleverse. Sidonie croit tout le temps voir auprès d'elle un homme dont la tunique est ornée de galons et qui lui dit : « Vous êtes une mère dénaturée, vous avez vendu votre fils. » Qu'un jour cela arrive, et elle se pendra. Mais Gisquet a eu l'occasion de demander au bourgmestre si une croix a bien la même force qu'une signature. « Oui, si elle est tracée en présence de deux témoins qui, eux, doivent signer. » Ainsi le papier du saltimbanque ne vaut rien. Et Gisquet, lorsqu'il fut seul, s'assit sur le seuil de son moulin, contempla la vallée comme s'il ne l'avait plus vue depuis longtemps : « Comme tout est verdoyant, murmurait-il, et quelle belle journée. » N'est-ce pas ? c'est bien ici le fond, cette sérénité revenue avec l'idée de l'impunité, négation suprême de la conscience.

Messieurs, je m'excuse de rapporter dans un raccourci aussi embrouillé un récit où chaque phrase, comme un écho lointain à l'aveu désabusé du poète de la *Mort du Loup*, nous crie

La honte de penser et l'horreur d'être un homme.

On a parlé des conteurs russes. Ils y eussent mêlé l'élément impur de je ne sais qu'elle délectation dans la fange, dont pas une parcelle ne ternit cet art poli comme un acier. D'autre l'ont rapproché de Georges Eekhoud, le lyrique passionné qui se vantait d'exalter son terroir, sa race, son sang jusque dans leurs tares et leurs vices. Il n'y a ni exaltation, ni parti pris dans l'œuvre qui nous occupe. Et je tiens, au contraire, qu'on ne saurait opposer deux caractères, deux tempéraments plus différents, deux positions spirituelles et littéraires plus contradictoires que celle où nous voyons Georges Eekhoud et Hubert Krains.

* * *

Quelques années plus tard, il publie ses *Histoires lunatiques*. *Madeleine*, *l'Asile* s'embrument d'une atmosphère d'angoisse. La phrase se charge d'une musicalité sourde. Un romantisme subjectif se substitue à la froide objectivité de l'analyste, que nous avons vu pourtant décidé à ne rien livrer de son moi qui n'eût d'abord été décanté dans le plan de la contemplation où la souffrance s'apaise. Mais Krains a écouté le conseil de celui qui dit : « Ne sois point juste à l'excès, ni plus sage qu'il n'est nécessaire, pour que tu ne deviennes pas insensible. » Seulement le temps de montrer que, chez lui aussi, la fissure existe, et sa

vraie nature reprend aussitôt le dessus. Il écrit *Amours rustiques*.

Quelle est devant l'amour la position de Krains ? Dans *Madeleine* nous avons vu l'amant suivre au travers d'une apparition le fantôme de son désir, se faire le compagnon de braconniers et risquer le pire pour approcher cette Madeleine énigmatique ; puis, lorsqu'il apprend qu'elle a tué le garde, retomber dans ce vide glacial qu'est toujours la réalité au regard du rêve qu'on a fait. Dans *Amours rustiques* nous lui voyons prendre la même attitude, sinon hostile, tout au moins prudente, vis-à-vis du « prudent ennemi ». Le premier de ces contes, qui prend quasi l'ampleur d'un roman est intitulé *Circé*. On ne peut s'empêcher de croire qu'à l'exemple d'Ulysse il ait voulu nous faire boucher les oreilles avec de la cire que nous empêcher d'entendre la voix de la Sirène. Point d'autre prémonition cependant, hormis cette épithète, *Circé*, qu'à défaut de l'intention que l'auteur y a mise on pourrait juger disproportionnée à cette Rose, la fille d'auberge qui « tantôt entr'ouvrait la bouche pour montrer ses dents éclatantes, tantôt promenait câlinement sa langue sur ses lèvres rouges ». Il est vrai que l'homme qu'elle veut séduire, Théodore, l'instituteur, est un être assez falot. Mais, à ce niveau, le drame suit la courbe d'une rigoureuse évolution psychologique. L'amoureux bafoué, tombé dans la dégradation la plus complète, est lapidé par les enfants du village. Et le récit se termine sur cette phrase : « La Hesbaye, ce soir-là, était magnifique. » Indifférence de la nature opposée aux souffrances des hommes, avais-je raison, messieurs, d'invoquer tout à l'heure le témoignage d'Alfred de Vigny ? Parmi tant d'épigraphes qu'Hubert Krains a mises en tête de ses contes, je n'en trouve aucune empruntée au poète de la *Maison du Berger*, mais que, dans la littérature française j'en appelle pour Hubert Krains à un répondant que d'autres seraient tentés de chercher parmi les conteurs réalistes de la lignée de Maupassant, et je nomme Alfred de Vigny, le solitaire, le hautain, le grand désespéré miséricordieux que celui qui fut des vôtres, rejoint dans la même attitude vis-à-vis du problème de la destinée.

Je me bornerai à signaler comment, plus tard, dans *Figures du Pays*, dans *Mes Amis* surtout, Krains ne laisse plus cours qu'à ses sympathies pour ceux du terroir. On dirait qu'il a le sentiment que son œuvre est faite, et qu'il peut se donner à lui-même le loisir de recréer autour de lui, que ce soit dans son exil à Berne ou à Bruxelles, avec leurs attitudes, leurs gestes, l'inflexion de leur voix, les joyeux compagnons de naguère. C'est comme si nous respirions un air plus léger, plus subtil, prélude trompeur à une réconciliation de l'homme avec le sort sournois qui bientôt...

* * *

Cet homme est celui qui a écrit le *Pain noir*. Le roman d'un aubergiste que le chemin de fer, en détournant le trafic de la route, a réduit à la misère. Composé d'épisodes divers, d'actions qui se nouent et se dénouent indépendamment les unes des autres, les personnages ne s'y rencontrent qu'au hasard des chemins. Et pourtant je ne connais pas de livre dont l'unité soit plus profonde, où elle apparaisse avec plus de force, à la fois dans la charpente et dans l'atmosphère, dans la sobre harmonie des contours comme dans cette imprégnation du terroir, de la terre avec tout ce qu'elle contient et dont elle est fécondée, avec tout ce qui la recouvre et qu'elle nourrit, visage ingrat mais poignant à notre propre ressemblance et qui montre au-devant de nous comme dans un miroir, Ah ! messieurs, quel art d'évocation ! Un art souverain en ce qu'il a su, à la fois, créer et s'abolir, et, à travers une fiction, nous faire toucher du doigt cette réalité supérieure au regard de quoi le réel se dissipe comme une ombre. C'est dans cet art qu'après l'humain, après le pessimisme, nous

découvrons le troisième argument par lequel l'œuvre de Krains s'élève au-dessus de certaine conception étroite du régionalisme. Mais nous n'en sommes plus à ces subtilités. Quand nous revenons la primauté de l'art dans cette œuvre classique au sens le plus complet qui est celui d'une soumission de l'inspiration à la règle, du sentiment à la raison, du dionysien à l'apollinien, et qui nous fait, dans la littérature moderne, réclamer une toute première place pour le romancier du *Pain noir*, nous ne nions pas non plus la part de tout ce qu'il y a, sous cette forme nécessaire et clarifiante, de concret et de substantiel. C'est Thérèse ou l'amour maternel dont Barbe, dans *l'Ame de la Maison*, des *Amours rustiques*, nous avait déjà proposé l'émouvant exemple. Cependant il n'y a rien d'extraordinaire dans le cas de Thérèse Leduc. On sent que toute autre aurait agi comme elle, et gardé en cachette du père sa tendresse pour le mauvais fils. C'est cela, précisément, qui l'élève à la valeur d'un symbole et nous l'admirons en premier lieu d'être si modeste, si effacée au centre du cercle lumineux où rayonnent ses magnifiques vertus. Hubert Krains a mesuré que seul l'amour maternel est capable de projeter l'humain au delà de ses propres limites. Au rebours, tous les autres personnages de son livre y demeurent strictement renfermés. Le duc, le cabaretier ruiné, chez qui les alternatives de découragement et d'espoir, d'abandon et d'énergie sont si exactement dosées au degré de résistance que peut opposer un homme de sa condition à la fatalité, jusqu'au moment où une crise suprême le jettera à sa rencontre. Céline, qui ne peut, dans sa fidélité à l'amant indigne, aller au delà des bornes où serait dépassée la nature même, qu'avec une si singulière précision de trait l'auteur avait défini en elle. Jules, le commis suborneur, parfaitement abject, de cet abject quotidien que l'opinion n'ose publiquement absoudre, mais qu'elle encourage en secret, et tant de personnages épisodiques qui montrent l'homme en sa qualité d'archétype, aussi incapable de salut que de damnation. Nous en trouvons seulement un seul au pôle opposé à celui où nous voyons Thérèse, et qui enfreint ces étroites et misérables limites. Martin, si humble que la constance de son amour pour Céline et la grandeur de son sacrifice se ravalent à son humilité elle-même, et que nous ne discernons point, tout d'abord, que c'est lui qui entre ses mains obscures apporte le prix du rachat. Mais déjà Leduc est parti...

« Trois quarts d'heure plus tard, le dernier train arriva.

» Lorsqu'il eut atteint le signal, il siffla d'une façon stridente. Des voyageurs, inquiets, se précipitèrent aux portières. A la gare ils remarquèrent de l'agitation parmi les employés. Quelques-uns parlaient d'un air affolé, d'autres examinaient les roues des wagons, d'autres couraient avec des lanternes du côté du signal.

» Un voyageur, qui s'était penché au dehors pour se renseigner se retourne vers ses compagnons :

« — Je crois que nous avons écrasé quelqu'un.

» Une femme pousse un cri.

« — Mon Dieu.

» Quelques instants plus tard, le même homme qui avait de nouveau mis la tête à la portière se rassit en disant :

« — Il paraît que c'est un vieillard.

» A ce moment, le chef de gare fit un signe au machiniste. Un coup de sifflet retentit, et le train recommença à rouler dans la nuit étoilée... »

Ah! messieurs, nous avons déjà reconnu comment sa terre a dicté à Hubert Krains son livre, nous comprenons maintenant qu'il ne l'a pas non plus composé par un acte réfléchi de sa volonté. Il y a été poussé par une puissance supérieure, comme pour fournir une illustration tragique à cette loi de prédestination qui régit toute son œuvre et contre laquelle, pour ainsi dire à chaque

page, sa protestation mentale sauvegardait la dignité de son esprit. Nous ne voyons plus, maintenant, la disproportion entre sa vie paisible et laborieuse et la tragédie de la fin. Il l'avait en lui le terrible signe qui marque la race des foudroyés. Quand eut sonné l'heure, ses amis le montrèrent comme pris d'une impatience fébrile, de cette hâte joyeuse des héros à se réunir avec leur destin...

Et cette fois-là, aussi, la nuit était étoilée!

CHARLES BERNARD.

Le meilleur livre sur la Reine

M^{lle} Jeanne Cappe a réussi une gageure en écrivant un livre sur la reine Astrid qui soit plein de trouvailles et qui en même temps soit sincère. Quand on nous a appris la mort de la Reine, à nous autres, gens de plume, nous avons tous été pris d'un grand tourment parce qu'il était bien délicat de dire dans un article tout ce que nous avions sur le cœur. Quand on porte en soi un sentiment très vrai et très fort, on n'a aucune envie d'en imprimer le récit et de le raconter à tout le monde. D'abord les mots y conviennent rarement, et si même ils y conviennent, on désire expressément les garder pour soi et pour quelques intimes. Un jour, vers midi, on nous dit : « La Reine est morte », et pour la première fois, dans notre turbulent métier, nous avons parlé d'un événement public sans avoir aucune envie d'en écrire. Quand ce fut écrit, on n'avait aucune idée de ce que cela rendrait, parce que lorsqu'on souffre d'un deuil très intime et affreux on n'a aucune idée de ce que l'on pourrait raconter là-dessus dans les journaux.

Jeanne Cappe a fait cependant un livre sur la Reine, et où tout se trouve. Il n'y a guère que les femmes qui peuvent ainsi tout dire en une fois sur un sujet féminin et humain. Encore faut-il qu'elles sachent écrire, et ceci est écrit, c'est-à-dire enlevé, en un langage où aucun mot n'est perdu. Le volume est dédié aux petits et se termine par cette seule phrase : « Et tout ceci, enfants, est vraiment arrivé. » Rien que cela est déjà une trouvaille, la réponse au délicieux et énigmatique *Once upon a time* : *Il était une fois* des récits anglais. Je ne sais pas si Jeanne Cappe a jamais été en Suède, mais cela ne fait rien si elle parle de Stockholm, la *Ville-qui-nage-sur-l'eau*, en concluant :

« Et — chose curieuse — cela rappelait la légende de l'Uppland, cette province qui avait été construite avec ce que les autres avaient dédaigné et qu'elle avait été mendier chez chacune d'elles. Parce que l'Uppland, avec de petits moyens — lisières de champs, orées de forêts, bras de rivières, vents de prairies, anses de lacs, déchirures de fjords — avait fait la plus belle et la plus florissante contrée de Suède, son intelligence et sa sagesse lui avaient mérité de loger la capitale et le Roi. Depuis lors, il y avait un proverbe suédois qui disait que : « L'intelligence et la sagesse sont les » qualités qui transforment les mendiants en princes. »

Est-ce que ce n'est pas charmant? Comme ce passage du récit des fiançailles où il est dit qu'il « semblait à la princesse Astrid qu'à l'exemple d'Alice, elle montait l'escalier de cristal qui conduit au royaume où tout est fantaisie et joie. C'était comme si elle aussi avait traversé le miroir et pénétré dans un monde

où tout était cent fois plus extraordinaire que « de l'autre côté ».

On pensait qu'il n'y avait plus rien à dire de nouveau sur la Reine. Mais Jeanne Cappe l'a suivie sur le beau bateau qui la menait en Malaisie. « Les mouettes de la Baltique, perchées sur le grand mât du navire, avaient assisté au concours des plus jolis costumes... Quand on avait pénétré dans la mer Rouge, elles avaient regretté les bonnes trempettes dans l'eau glacée des fjords... Alors la Croix du Sud était montée dans le ciel. » Et la visite du marquis de Carabas chez les enfants princiers de Stuyvenberg, et la mort du Roi : « Oui, dans l'allée, un jour, un oiseau qui avait la tête penchée et des ailes repliées!... Mais qui avait replié ses ailes?... »

Cela serait seulement poétique et littéraire s'il n'y avait de-ci de-là le petit coup de patte ingénieux et féminin, qui rappelle que c'est Jeanne Cappe qui écrit, et pour tout le monde « Avec les gestes de quelqu'un qui en a l'habitude, la maman de Joséphine-Charlotte et de Baudouin prenait dans un sac une brosse et un peigne et rectifiait la coiffure des deux enfants... » Puis voici la note générale, le moment où il faut tout de même parler de la crise économique : « On pouvait se demander si de nouveau le diable n'avait pas laissé échapper le miroir maléfique dont les morceaux étaient entrés dans les yeux des hommes, ne leur faisant plus voir que la méchanceté, la laideur et le mal. » Voici l'Exposition de 1935 et l'ennui pour le Roi et la Reine d'être sans cesse reconnus : « Quelle joie eût été de pouvoir, comme Alice, manger du champignon qui vous donne la taille du tomte et boire la bouteille qui vous rend invisible. » Enfin la Joyeuse Entrée à Liège, que notre auteur, en bonne Liégeoise, appelle « la Ville-qui-chante », « en montant les 344 marches de l'escalier de pierre qui monte à la citadelle, les soldats, pour se donner du cœur, chantent... Sur la place Verte, à l'ombre des parasols jaune et rouge, les marchands de fleurs composent leurs bouquets sur l'air du *Chant des Wallons*. » Et cette conclusion de l'avant-dernier chapitre :

« Ainsi, avec de petites prévenances, avec d'humbles détails, avec des sourires, la reine Astrid composait une tendresse immense. Et cela rappelait la légende de l'Uppland et de Stockholm la capitale, bâtie de tous les morceaux et brindilles que les autres provinces n'avaient pas voulu retenir. »

* * *

Oui, ce livre est charmant. L'auteur le date précisément au 31 octobre 1935, veille de la fête de tous les saints. Elle a raison. Il me semble que si j'étais capable d'écrire un livre entier sur la Reine, je le ferais ainsi. J'ajouterais même du détail, beaucoup de détails, sans crainte, et, avec un ordre méticuleux et patient, celui des énumérations dorées et ravissantes que les enfants aiment tant. Il ne faut pas craindre d'énumérer les toilettes de la Reine, les jeux des enfants, les livres du Roi, les bonnets et les chaussons des layettes, les noms javanais et chinois des îles. Les enfants ne se lassent pas de ces nomenclatures. Jeanne Cappe s'est réservée. Elle n'a donné, prudemment, qu'un récit simple, à lire par les parents aux petits de six à quinze ans, avec des renseignements très précis. Sur la nursery, des détails irréfutables sur les défilés de boy-scouts, des informations imperturbables sur la sonnette du vélo du grand-père. Les enfants tiennent par-dessus tout à ces documents qui les promènent dans le réel, avec la présence charmante et sûre des objets familiers, de ceux qu'ils connaissent bien. Ils sentiront ainsi la Reine tout près d'eux et ils l'oublieront d'autant moins que la belle histoire de sa vie peuplera toujours leurs songes.

Je me suis contenté de citer Jeanne Cappe. Je n'ai pas analysé

son livre. C'est qu'il est de ces livres sur lesquels il n'y a rien à dire. Il est comme la vie de la Reine, une chose délicieuse et qu'on raconte, sans plus, sans commentaires. Je dirai de celui-ci simplement : « Lisez-le. Quand la Reine est morte, j'ai écrit plusieurs articles sur Elle, et puis je me suis dit que c'était fini, et que je ne trouverais plus rien à dire jamais sur Elle. Jeanne Cappe a trouvé tout ce qu'il fallait dire et elle l'a bien dit... »

Sans doute fallait-il, pour y parvenir, être une femme, et en même temps un écrivain. Celle qui a reçu ce présent du bon Dieu se doit d'en faire profiter les hommes. Elle y a pleinement réussi.

CHARLES D'YDEWALLE.

En quelques lignes...

En écoutant M. Julien Benda

Il y a une boutade qui court les salons où l'on fait et défait les réputations littéraires. On prête à André Gide le mot suivant (« mot » pris au sens de « devise », comme dans les textes du XV^e) : « C'est mon avis, et je ne le partage pas. » Et, pour faire pendant, voici ce que dirait de lui-même Benda : « C'est mon avis, et je suis fier d'être seul à le partager. »

Ceux qui ont suivi, depuis ses débuts, l'auteur désormais fameux de la *Trahison des clercs* conviendront que cet « à peu près » n'est pas si mal trouvé. Benda, dans son attitude d'intellectualiste à tous crins, n'est pas seulement le suprême bastion du cartésianisme. Mais volontiers, comme la prêtresse Hypatie qui se fit lapider sur l'autel du dernier dieu, il consentirait à jouer le rôle de martyr de l'Idée. Pour lui, est Belpégorien, c'est-à-dire barbare, tout individu qui fait passer les raisons du cœur — ces mystérieuses raisons dont s'émerveillait Pascal — avant la raison tout court. Sans doute, Benda ne va pas jusqu'à nier la vie, les présents qu'elle nous fait, les joies qu'elle nous apporte. Mais il met un sombre acharnement à distinguer, dans l'homme l'ange qui pense et la bête qui jouit. Cette forme de jansénisme spirituel a sa noblesse. Et c'est pourquoi Benda, malgré son langage dépouillé et sa philosophie intransigeante, conserve un public qui, sans lui donner raison, se montre curieux de l'interroger sur les grands problèmes de notre temps.

L'aspect physique du clerc qui n'a pas trahi dément cependant l'austérité de la doctrine. André Gide, du moins, a la tête de l'emploi. Avec Benda, nous faisons connaissance d'un petit vieillard souriant et presque onctueux, dont le sourire d'évêque et les mains bénisseuses promettent la plus melliflue des homélies.

Qu'est-ce que la vérité?

Le mot de Pilate passe pour la formule du scepticisme désabusé. Mais M. Benda n'est pas de ces Juifs négateurs qui prennent leur plaisir à tout dissoudre, à tout corroder. Quand il essaie de déterminer la valeur actuelle de la notion de vérité, l'auteur de la *Trahison des clercs* s'élève avec la dernière énergie contre les déformations que l'esprit moderne tend à faire subir à cette Vérité sacro-sainte, qu'il écrit par une majuscule et qu'il révère avec ferveur.

C'est ici la profession de foi d'un conservateur déchainé, s'il est permis de risquer cet accouplement insolite, et à condition

de se rappeler que l'expression des idées garde, chez Julien Benda, ce ton de distinction salonnarde qui devait bien déplaire à Péguy. Il est donc entendu que la vérité d'autrefois (M. Benda, qui a soixante-huit ans, fait dater la crise de la vérité de l'époque où il se lançait dans la bataille des idées) était quelque chose d'éminemment rationnel, de vérifiable, d'universel, d'immuable dans le temps. Il est entendu aussi que la valeur même de la vérité était de se tenir en dehors de l'utilitarisme. Nous avons changé tout cela. Et comme M. Julien Benda — poliment, d'ailleurs — le déplore! Le bergsonisme a soufflé. Ne parlait-on pas, aujourd'hui, de la toute-puissance de l'intuition? Et, loin de se fier au contrôle de l'expérimentation, M. Bergson ne professe-t-il pas (en matière de libre arbitre, par exemple, ou encore dans la question de la survie, de l'immortalité de l'âme) que l'expérience interne suffit à légitimer la vérité d'un chacun (« à chacun sa vérité »)? Il existe, au siècle où nous sommes, des vérités nationales, des vérités de classes. Une conception dynamique de la vérité en marche nous entraîne à revendiquer les droits d'un perpétuel « devenir ». Et Charles Maurras se rencontre avec les théoriciens communistes, quand il décrète que la vérité doit servir, et servir l'Etat.

Langevin jugé par Benda

Le communisme n'est pas en odeur de sainteté chez Julien Benda. Ce qui est assez déconcertant, à première vue. Car enfin, *Belphégor* n'a jamais passé pour un livre de droite; et le clerc qui n'a pas trahi fait partie du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes.

N'importe! Dans sa volonté d'être seul contre tous, par vocation de mandarin et pour son plaisir solitaire et orgueilleux, Benda répugne à l'applaudissement des foules. Il raconte volontiers comment le public du Front populaire lui fit un accueil glacial, lors d'une controverse qui portait sur le rôle social du penseur, du savant. Pour Benda, c'est prétention folle que d'imaginer que l'avenir de la science postule nécessairement l'amélioration des conditions de vie pour un prolétariat libéré des servitudes du passé. Et il ne manque pas de reprendre à son compte le procès de la République des professeurs. Tel physicien, tel chimiste qui, dans le laboratoire, ne se permettraient pas la plus légère altération de la vérité scientifique, se révèlent, dès qu'ils posent à l'humanitariste, de vrais marchands d'orviétan. La science *in se* n'a que faire du bonheur ou du malheur des masses. Pour quelqu'un qui se livre au jeu subtil de la spéculation philosophique ou scientifique, la pitié est une gêneuse.

On ne saurait guère reculer plus loin les conséquences du mandarinat. A l'heure où les problèmes politiques requièrent l'attention des meilleurs, l'Anti-Belphégor proclame les droits de l'égoïsme le plus effréné. Au demeurant, et malgré sa préoccupation constante de demeurer fidèle à une attitude de neutralité aristocratique, Julien Benda est bien obligé de dire son sentiment sur le conflit italo-éthiopien, tout comme il l'avait dit sur l'affaire Dreyfus. Et c'est pourquoi, nul n'est dupe, en dernière analyse, de ce clerc qui n'a pas poussé la logique de son ascèse intellectuelle jusqu'à s'enfermer dans une lamaserie.

La littérature, voilà l'ennemi!

M. Benda n'a pas les grâces du style. Si vous le comparez à Barrès, il devient même franchement ennuyeux. Alors, M. Benda se venge. Et il déclare — tout simplement — que la littérature

est une nuisance et que les poètes, en exaltant les forces de l'instinct, sont des empoisonneurs publics.

Que voilà une façon directe de résoudre le fameux problème de l'art et de la morale! Janséniste jusqu'au bout, l'ennemi des Belphégoriens brûlerait volontiers les beaux livres où chantent, pour notre délectation, les harmonieuses cadences. C'est excessif.

Que la littérature développe — fâcheusement, parfois — le goût du public pour l'émotionnel, nul ne songe à le contester. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens de l'émotion. La hiérarchie des valeurs exige que vous établissiez une discrimination bien nette entre la sensation qui vous ravale au rang de la bête et telle pure jouissance d'art qui s'appelle ravissement. Il n'est pas bon que l'homme s'arroge le privilège de jouer au pur esprit. Et c'est faire au romantisme un procès tendancieux que de s'opposer à lui sous le prétexte qu'il signifie, d'abord, l'explosion des forces autonomes du sentiment. Il y a des explosions généreuses, parce qu'il y a des sentiments exaltants.

Quand M. Benda, du haut de sa tour d'ivoire, jette sur le *vulgum pecus* un regard dédaigneux et un sourire méprisant, nous sommes tentés de lui relire une fable de La Fontaine: Le renard avait la queue coupée. Parce qu'il s'est atrophié le cœur dans sa cléricature, M. Benda voudrait nous obliger à faire fi de la vie. Très peu pour nous!

Remède contre le mensonge

Il paraît que la formule de l'élixir de vérité est enfin trouvée. Samedi dernier, à Liverpool, au meeting des chimistes anglais, un des spécialistes a fait, sur ce breuvage, une communication sensationnelle. Vous savez ce dont il s'agit. Cela revient périodiquement dans les feuilles, comme les phases de la lune. On cherche depuis longtemps un breuvage qui force celui qui l'a bu à dire la vérité. C'est un anesthésique, non pas de la douleur, mais du mensonge. Il paralyse la faculté d'imagination, d'embellissement, de déformation.

Comment opère-t-il sur les centres nerveux?

De quoi est-il fait? Dans quel alambic le distille-t-on? Est-ce un super-alcool, un éther, un vin sublimé? « Dans le vin gît la vérité », proclame la sagesse populaire. Mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. L'ivresse manifeste est punie par le législateur. Un ivrogne qui se dénude est mené au violon et au passage à tabac.

Tenons pour exacte et efficace, la formule qui fera désormais sortir la vérité du puits où elle s'était réfugiée, gelottante et humiliée. Quelques gouttelettes dans la citerne, et la vérité surgira, radieuse, éblouissante. De cette potion, il y en aura bouteille sur la table du juge d'instruction. Il ne serait pas mauvais d'en adjoindre un flacon, avec le verre d'eau sucrée de l'orateur, à la Chambre et au Sénat. Quel dommage que cette découverte ne soit pas encore à point! Ce n'est pas une carafe, mais un abreuvoir, qu'il faudrait installer dans le prétoire pour l'affaire Stavisky.

Et à l'Académie pour les nécrologies! Vous voyez d'ici le nez de l'illustre assemblée si l'héritier du fauteuil, au lieu de prononcer l'amphigouri rituel, déclarait: « Je suis bien content de m'asseoir où il mettait ses pauvres fesses. C'était un raseur. Il écrivait comme un pied. Ajoutez à cela ses disgrâces physiques. Il sentait le bouc. Bref, je n'ai jamais connu une immortalité si puante et si scabreuse. »

Cette drogue qui chasse invinciblement le mensonge se vendra-t-elle chez le potard, sans ordonnance, comme l'aspirine et le véronal? Madame, soupçonneuse, en insinuera-t-elle dans

la soupe ou la boisson de Monsieur? Au lieu de l'appeler « Ma chérie », il la traitera alors de « Vieille pendule »...

Si ces chimistes anglais ne se sont pas vantés, ils vont en faire une révolution avec leur nouvelle drogue!

La fille du ministre danse

La vieille Angleterre est tout émue. Il ne s'agit pas du conflit italo-éthiopien, ni de l'Egypte, ni de la Méditerranée, ni de la Chine, ni du Japon, mais de la fille de W. Churchill qui veut être girl. C'est une vocation irrésistible. Elle a entendu une voix qui lui a dit : « Danse! » Et, par téléphone, elle a alerté son papa :

— Chère fille, qu'y a-t-il?

— Oh! père chéri, que je suis heureuse!

— De quoi, mon enfant? Tu t'es fiancée? Tu as trouvé le jeune homme de tes rêves?

— Mieux que cela : j'ai mon contract!

— Tu as déjà ton contract de mariage?

— Je s'agit bien de mariage! J'ai mon contract de danseuse. Dans huit jours je débute à Manchester dans la nouvelle revue : *Suivez le soleil*.

— Tu débutes à Manchester, dans la nouvelle revue : *Suivez le soleil*? Qu'est-ce que tu y fais?

— J'y figure la lune!

— Ah! par exemple, si je m'attendais à celle-là!

— Ne sois pas fâché, papa chéri. Je vais faire partie des « fameux beauties ». Eh! oui! je sais bien : tu aurais voulu que je fasse de la politique. Mais les jambes me démangent. Et puis, y a-t-il tant de différence que cela entre la danse et la politique? Je t'ai entendu dire cent fois, père vénéré, que vous autres, les leaders, vous dansiez sur la corde, vous jongliez avec les œufs. Il faut penser à la claque, tenir à l'affiche. Je ferai comme toi, des pointes, des pirouettes. Je sauterai à droite et puis à gauche.

— Tu me parais bien étourdie, petite fille.

— Etourdie? Je suis pleine de raison. Quand j'ai été sûre de ma vocation, j'ai demandé rendez-vous à un célèbre impresario. Je lui ai dit : « Je suis la fille de Winston Churchill. Je veux danser chez vous. Je suis rousse et j'ai les yeux bleus. » Il m'a donné rendez-vous et il m'a signé un contract avantageux. Qu'est-ce que tu veux, mon cher papa? Il faut être de son temps! Un danseur, une danseuse, c'est quelque chose! Vois! chez nos voisins, les Français, Serge Lifar a fait la grève des pieds et non de la langue. On lui avait refusé le petit décor dont il avait besoin. Il s'est abstenu. Je ferai comme lui. Quand je danserai devant le roi d'Angleterre, la reine ou le prince de Galles, j'aurai des décors en or. Adieu! mon papa, il faut que je répète. Si tu savais ce que c'est la vie d'une danseuse. On est comme un papillon sur le bouchon!

Coiffures

A l'exposition parisienne de l'Art italien, on rencontrait, dans la cohue, maintes femmes, armées de crayons, qui enlevaient des croquis lestes et prestes sur leur calepin. Des esthètes? Des bas bleus journalistes? Des critiques d'art? Non! des modistes.

On ne fait du nouveau qu'avec ce qui est oublié. Ces visiteuses bien « à la page » venaient s'informer des modes au temps des Médicis. « Comment se coiffaient les amies de Raphaël et la Vénus de Boticelli? » Car cette olympienne n'est pas une imagination : une mortelle servit de modèle pour l'immortelle.

Ainsi tout l'été, on prépara, rue de la Paix, des séries de robes, des gammes de chapeaux inspirés de l'art italien. Mais le vent a tourné : le lion de Juda et la louve romaine se battent avec acharnement. Nos modistes de Paris ont relégué dans leurs cartons, pour le beau temps de la paix, leurs nouveautés copiées sur les

contemporaines des Borgia. Pour les cheveux, on en restera aux grisures boticelliennes. Mais on offrira à la clientèle deux sortes de chapeaux : « le Bersaglieri » et « la toque abyssine », selon que ces dames épouseront la cause du Négus ou celle de Mussolini. Le chapeau « bersaglieri » est orné d'une plume de coq; la toque abyssine déconcerte. Car enfin, la coiffure de cérémonie du ras, sa couronne, c'est un haut de forme. Nos compagnes ne coiffent le tuyau de poêle que pour monter à cheval et jouer au bois, le matin, les amazones.

Dans cette guerre des chapeaux, je le crains, le sentiment l'emportera sur la raison, la politique et la stratégie. Est-ce pas Mme de Staël, qui pourtant avait une cervelle virile, qui déclarait : « Mes opinions ne sont que des noms propres »? Elle abhorrait Napoléon qu'elle avait voulu épouser et qui s'était moqué d'elle. Le bas bleu au turban, si elle était encore au monde, coifferait-elle le « chapeau bersaglieri » ou se toquerait-elle à l'abyssine?

A mon gré, le bersaglieri va mieux aux brunes, et le toquet abyssin aux blondes. Mais, hélas! on ne nous demande pas notre opinion, mais seulement de régler les factures, à nous autres pauvres hommes!

Néologismes

L'Académie française, qui gagna pas mal d'argent avec cette absurde grammaire, dérégulée tous les mois, malgré les nègres, sous les sarcasmes des spécialistes, voudrait recommencer le coup aux environs de la Noël. Il s'agirait de tirer piquette, de faire un abrégé du *Dictionnaire de l'Usage* qui vient d'être achevé après plus de cinquante ans de regrattage.

Hélas! Depuis cinquante ans, les usages ont beaucoup changé. Alors, on allait en diligence, tilbury, break, victoria. Aujourd'hui, on court les routes en auto, moto et side-car. Le cheval-vapeur a remplacé le moteur à crottin. On envoyait des télégrammes pour les choses pressées. On se sert aujourd'hui du téléphone, de l'avion, de la T. S. F. Il s'agit bien de savoir exactement comment s'exprimait Mme de Sévigné quand elle montait en carrosse pour se rendre à son château breton! Il s'est produit, en quelques années, des révolutions scientifiques qui ont plus bouleversé notre Europe que la chute du monde romain.

A des temps nouveaux, à des usages nouveaux, à une sensibilité nouvelle, il faut forcément un nouveau vocabulaire. Quelque dégoût qu'on éprouve pour les néologismes, c'est une nécessité vitale dans nos âges épileptiques. Au *Salon de la lumière*, dernièrement, nos confrères se sont avisés qu'il manquait un mot pour celui qui fabrique la lumière. Ils ont mis en commun leur incertitude grammaticale et sont demeurés le bec cousu. Quand on s'éclairait avec des cierges, des bougies ou des chandelles, on disait : un cirier, un chandelier. Pour les lampes, il y avait le lampiste. Electricien ne veut pas dire celui qui fabrique la lumière électrique, mais le spécialiste de toutes sortes d'appareils : T. S. F., sonnettes, téléphone, moteurs. La lumière est devenue, avec l'électricité, non seulement une nécessité, mais un art. Voyez la diaprure de nos rues, le soir. Et dans le privé, l'ingéniosité, l'intimité de certains éclairages. Hier encore, il y avait l'allumeur de réverbères, mais on n'allume plus, on tourne un bouton, et la lumière palpite. Au reste, ce mot d'« allumeur » a déjà un autre sens...

On a proposé : « lumineur », « luminariste »? Cela sent l'encens de la cathédrale. En fin de compte, le *Salon de la lumière* a adopté, paraît-il, « éclairagiste ». Etes-vous content d'« éclairagiste »? Faites cette expérience : traitez d'éclairagiste le chauffard qui vous panote dans les clous. Il vous rendra la monnaie de votre pièce : il vous injuriera de la belle façon, vous donnera du « Mussolini » ou du « ras des vaches », selon qu'il est pour ou contre les sanctions.

Le bolchevisme dans l'histoire de Russie

La Russie de Kiev

Ce caractère s'affirme dès les origines, avant même qu'il y ait une Russie. De l'époque néolithique jusqu'à l'invasion des Huns, on voit se développer lentement, par apports successifs, par couches superposées, entre la Baltique et la mer Noire d'une part, les Carpathes et l'Asie centrale de l'autre, une civilisation composite, faite d'éléments nordiques et grecs, européens et asiatiques. Civilisation intermédiaire, mais qui démontre qu'à ces époques lointaines, sur une immense étendue de temps, ces terres ne sont pas isolées. On y passe, on y avance, on s'y établit des quatre points cardinaux. Les noms de peuples, de races se succèdent, depuis ce peuple, cette race à civilisation déjà orientale, qui, à l'époque néolithique, enduisait ses morts d'une substance rouge et les enterrait accroupis : Finnois, Scythes, Grecs venus d'Ionie, Samartes et Alains, Germains, Goths enfin, défilent. Ces derniers, la plus intelligente des tribus germaniques, descendent de la Baltique dans la Russie méridionale puis dans la plaine hongroise, et sur ce substratum commencent d'installer, à cheval sur les Carpathes, un véritable Etat, avec un ordre politique, sous le règne d'Ermanaric, ce qui nous amène aux années 350-376 de notre ère. Mais les Huns, repoussés vers le nord et l'ouest par un mouvement de la Chine, passent la porte des invasions entre l'Oural et la Caspienne. Ils poussent, bousculent, arrachent les Goths, les rejettent sur la Germanie et l'empire romain. C'est le premier effacement.

Au VII^e et au VIII^e siècle, les tribus slaves commencent à leur tour de s'avancer vers l'est, vers la Volga, à travers les plaines herbeuses de la Russie méridionale. Les unes viennent des Carpathes, les autres des marécages qui s'étendent entre le Bug, le Pripet et la Bérésina. Les Slaves, qui pouvaient être très cruels, mais qui étaient à l'ordinaire pacifiques, — contraste que nous retrouvons dans le peuple russe, — s'établissent ainsi au milieu de populations clairsemées, dans ces espaces sans limites où il y avait place pour des nations entières. C'est une nouvelle civilisation qui part de zéro. Guerriers au tempérament nomade, piètres agriculteurs, idolâtres et superstitieux, n'aimant pas la solitude, les Slaves se groupent le long des routes fluviales. Autour des refuges qui vont devenir des marchés et des villes, ils exploitent la terre en commun; ils se livrent en commun au négoce : remarquons ces antériorités communales. Leurs familles forment des communes, les communes forment des cantons ou volosts, gouvernés par des chefs généralement élus, parfois héréditaires, toujours mal obéis, car le Slave est palabreur et indiscipliné. L'évolution de la Russie débute donc à l'inverse de l'évolution suivie par le reste de l'Europe : par le commerce et la cité, non par la propriété terrienne et l'agriculture.

La Russie a pour origine une route, la célèbre route des Varègues aux Grecs, axe qui va de la Baltique à la mer Noire. Mais, pour que la Russie arrivât à naître, les Slaves ne suffisaient pas. Il fallait un élément actif, dominateur, organisateur. Il leur fut apporté par les Scandinaves avec lesquels les Slaves étaient depuis longtemps en relations de trafic. Depuis longtemps, en effet, ces nordiques parcouraient la voie qui mène à Byzance

où ils allaient s'enrôler comme soldats; depuis longtemps il y en avait d'établis, en petit nombre, dans les villes-marchés des Slaves. Ils s'imposèrent donc à ceux-ci, moitié par force, moitié par nécessité. Ainsi surgit la première dynastie russe, celle du légendaire Rurik et de l'historique Oleg. Ainsi se forma la première Russie, celle de Kiev. S'il est permis à un historien d'avoir des préférences personnelles, j'avouerai que cette Russie est la seule qui m'attire, tandis que les autres me repoussent. C'est qu'elle est la plus proche de nous, la plus européenne. En effet, la Russie de Kiev s'étend en bordure de l'Europe, elle s'appuie à l'Europe comme un balcon. Elle longe toute la civilisation occidentale. Son évolution, qui devint très rapide dès la fin du X^e siècle, dès la christianisation, la place sous la double influence, et de l'hellénisme byzantin, et du latinisme occidental. Plus on voit, dans la Russie de Kiev, le niveau de la culture s'élever, plus on voit cette même Russie se rapprocher de l'Europe, de l'Occident. On le constate aux alliances de la dynastie scandinave avec des dynasties européennes. C'est ainsi que les enfants du premier Vladimir : épousent, son fils adoptif Sviatopolk, une fille du roi de Pologne, son second fils Iaroslav, une fille du roi de Suède, une des ses filles, le margrave de la Nordmark, une autre Ladislav I^{er}, roi de Hongrie, la dernière enfin, Casimir I^{er}, roi de Pologne. Anne, fille de Iaroslav, est mariée en 1051 à Henri I^{er}, roi de France, — il est vrai que c'était alors un petit roi — : lorsque le roi Henri mourut en 1060, elle se maria, en France même, avec Raoul, comte de Créspy et de Valois. On voit combien les princes de Kiev tenaient à entrer dans la grande communauté de l'Europe féodale, et combien cette Europe féodale se mettait à estimer une Russie dont l'évolution semblait devoir, lentement, rejoindre son évolution à elle. Malheureusement, l'influence de Byzance finit par l'emporter; ce fut l'orthodoxie et non le catholicisme qui devint le christianisme de Kiev. Puis la Russie de Kiev avait un vice interne : le système des apanages. L'aîné des princes possédait Kiev et il était reconnu par les autres princes, sinon comme chef d'Etat, du moins comme chef de famille. Mais il eut rarement assez d'autorité pour s'imposer : d'où des divisions intérieures. Une autre cause de décadence fut l'indiscipline des boyards qui formaient l'entourage immédiat des princes apanagés, leur garde, leur armée, et qui leur fournissaient leurs conseillers et leurs gouverneurs territoriaux. Les boyards, hommes libres, qui n'étaient attachés à la personne du prince que par un accord bilatéral. C'étaient, en outre, des Slaves qui avaient accepté la dynastie des Vikings, mais avec une certaine répugnance, et la considéraient toujours comme étrangère. Déjà nous voyons surgir le vice de l'Etat russe : impossibilité du pouvoir de prendre vraiment racine dans le peuple; le pouvoir s'impose au peuple, mais il y a toujours entre le peuple et lui un vide qu'il n'arrive jamais à remplir complètement. Puis le changement des routes commerciales entre l'Orient et l'Occident amena la décadence économique. Enfin, survint l'accident : les invasions des Tatars, — les Polovtsi — qui, en deux siècles, dévastèrent quarante fois la Russie de Kiev. Leur dernier choc fit tomber celle-ci. En 1240, Kiev, que les luttes intestines avaient déjà bien diminuée, fut prise par les nomades : cette grande ville commerciale, à la population hariolée, à la civilisation composite, aux monuments magnifiques, tomba au rang d'une bourgade comptant à peine deux cents feux. La population de la Russie fut refoulée vers le nord. Ce fut la seconde rupture de continuité dans l'histoire russe.

La Russie de Moscou

Derechef, la Russie va recommencer à zéro, et ailleurs, dans des conditions tout à fait différentes, mais beaucoup moins

(1) Voir la *Revue Catholique* du 6 décembre.

favorables, et sous un autre climat : à Moscou. Les Slaves épuisaient très vite la terre; ils étaient donc obligés d'aller toujours plus loin, de remonter vers le nord : ils atteignirent de la sorte la Russie des forêts. Ils avaient déjà commencé de l'atteindre, et ils s'y étaient formé un apanage, la principauté de Sousdal, la plus septentrionale de la Russie kiévienne, lorsque se produisirent les invasions des Tatars. Mais, durant les dernières discordes qui divisèrent les princes et qui facilitèrent l'ultime invasion, André, fils de Vladimir Monomaque, avait déjà pillé à fond la capitale et avait emporté le trésor et la couronne dans son apanage de Sousdal : symbole. De son côté, la seconde grande ville, le second grand centre commercial de la Russie de Kiew, Novogorod, dont le trafic des fourrures était la grande ressource, avait fait de la Russie septentrionale un domaine de chasse et d'exploitation, elle y avait établi des manufactures et des factoreries jusqu'au bord de la mer Blanche : évoquons la colonisation du Canada. De telle sorte que le terrain se trouvait préparé pour une émigration de la Russie au nord. Mais le nord, c'était un tout autre milieu naturel, donc un tout autre genre de vie, donc de toutes autres mœurs et de toutes autres institutions, donc une tout autre Russie. On y était relativement à l'abri des Tatars, loin en tout cas de leur plus rudes coups; en revanche, on était loin de tout contact avec l'Europe. Et l'on était dans l'hiver. Il ne s'agissait plus de cultiver la terre noire, facile et féconde : il s'agissait de coloniser par défrichements un pays de forêts, à la terre argileuse, ingrate. Il est vrai qu'il y avait de vastes clairières où l'on pouvait s'établir, il est vrai qu'il y avait des fleuves et des rivières sur lesquels on pouvait naviguer, la Volga riche en poisson, avec ses affluents et ses sous-affluents, mais il n'était plus question de constituer de grosses agglomérations urbaines. Les villes ne pouvaient être que petites et peu nombreuses. Le village devient donc le mode habituel de groupement. La vie instable, nomade, succède à la vie urbaine. Force est de se transformer, suivant la classe sociale à laquelle on appartient, ou en propriétaire foncier, ou en paysan. Encore ce paysan est-il nécessairement plus instable que le Slave de Kiew : les nécessités du défrichement créent une population flottante qui n'est retenue dans un lieu que par un contrat de travail. Bientôt, là où le défrichement sera suffisamment avancé pour faire place à une agriculture véritable, et lorsque le vagabondage sera devenu un danger économique, il faudra fixer de force le paysan à la terre, ce paysan dont le prince a besoin comme soldat : origine du servage. La société déjà compliquée de Kiew se simplifie donc : elle n'est plus qu'à deux étages : au-dessus, les propriétaires fonciers, princes, anciens serviteurs des princes, boyards, monastères; au-dessous, les agriculteurs, c'est-à-dire les paysans libres ou les fermiers, ceux-là formés de colons isolés, de chasseurs, de trappeurs, ceux-ci en train de devenir des serfs : enfin, tout un prolétariat d'ouvriers agricoles. La civilisation redevient barbare, « mérovingienne ». Le pouvoir politique tourne à l'absolutisme et tend à se centraliser.

Ce fut la fortune de Moscou. Moscou, à l'origine, n'est qu'une résidence d'été, dans la principauté de Sousdal. Cette résidence est mentionnée pour la première fois en 1147. Mais, dans la Russie du Nord elle occupe, du triple point de vue géographique, économique et stratégique, la position la plus centrale et la plus favorable. Elle est à la croisée des routes entre la Volga qui mène à la Caspienne, le Dnieper qui mène à la mer Noire, et la Dwina qui mène à la Baltique. Et puis, il arrive ceci : la multiplication des princes exige la division croissante des apanages; les principautés du Nord se morcellent, à commencer par celle de Sousdal; à la fin du XIII^e siècle, Moscou devient un apanage à son tour. Les princes tombent peu à peu au simple rang de propriétaires fonciers. Naturellement, ils se divisent, ils intriguent, ils guer-

roient les uns contre les autres, car ils ont perdu le sens de leur origine commune. Mais le peuple, qui souffre de ces querelles, garde conscience de son unité. Mais le clergé garde le principe de l'âme russe, qui est religieuse autant que nationale, qui a besoin d'être nationale pour être religieuse; le clergé croit à la mission apostolique des Russes et il la prêche au peuple, peuple et clergé cherchant un chef. Le chef sera le prince le plus fort et le plus habile qui saura s'imposer aux autres et rassembler la terre : ce sera le prince du Moscou.

Mais nous n'avons point à raconter toute cette histoire. Il nous suffit d'en marquer les étapes. La première se parcourt sous la domination des Tatars. La politique du prince moscovite à l'égard de ces conquérants asiatiques et païens est celle du vassal qui sait se faire bien voir. Il obtient donc de la Horde la dignité de grand prince héréditaire chargé de percevoir dans toute la Russie le tribut annuel sans l'intervention d'agents fiscaux. Il faut noter ici que les Tatars étaient de bons administrateurs : les traditions administratives des Russes viennent en grande partie d'eux. La seconde étape est celle durant laquelle on se débarrasse des Tatars, dont le trop vaste empire s'est émietté après la mort de Gengis-Khan. C'est la croisade des Russes. La troisième est franchie par Ivan III (1462-1505). Celui-ci achève d'éliminer les Tatars, divisés et affaiblis, il rassemble la Russie sous son sceptre, il supprime les apanages, il favorise les paysans contre la noblesse, il crée ainsi un vaste Etat moscovite, de nouveau en contact avec l'Europe par les Suédois, les Allemands et les Lithuaniens, il rouvre la Russie aux influences européennes, et surtout à celle de l'Italie; enfin, lorsque Byzance est prise par les Turcs, il en reprend au profit de Moscou la succession religieuse. La dernière étape est celle d'Ivan le Terrible, durant laquelle la Russie connaît un despotisme révolutionnaire qui est la préfigure du bolchevisme : l'opritchnia d'Ivan IV évoque la tcheka et le guépéou; Ivan IV crée un Etat dans l'Etat, un pouvoir occulte assez analogue à celui de Staline. Mais son règne n'est pas stérile et même, à bien des égards, c'est un grand règne. Ivan le Terrible inaugure l'absolutisme sous lequel il n'y a que l'asservissement de tous, que le nivellement de tous. Mais il réforme, il codifie, mais il atteint à la mer : pour la première fois, des corsaires russes croisent dans la Baltique et pour la première fois l'Europe est impressionnée par la Russie dans laquelle elle pressent une nouvelle et redoutable puissance. Ivan liquide la Russie féodale : ce qui reste des libertés personnelles se perd, une noblesse de fonctionnaires tend à remplacer la noblesse boyarde, un pas de plus est fait vers le servage paysan. C'est qu'Ivan le Terrible fut, dès sa jeunesse, dès son enfance, effrayé par le désordre politique, l'anarchie des boyards et des favoris. Ce dégénéré, ce « fin de race » n'est pas sans analogie lointaine avec Louis XIV, dont le règne fut hanté par le souvenir de la Fronde.

Après lui, la dynastie des Ruriks s'éteint. Suit une longue période d'anarchie, de troubles et d'ingérences étrangères — polonaises — qui se termine par l'avènement d'une dynastie nouvelle, celle des Romanoff, famille de simples boyards, originaire de la Prusse slave, établie en Russie au XIV^e siècle seulement. Les Romanoff furent les élus du peuple, — car les troubles durant lesquels la Russie fut sur le point de disparaître finissent par éveiller le sentiment national; ils furent élus des Etats Généraux, les « Zemski-Sobor ». Il y eut alors pour la Russie la possibilité, non pas d'une monarchie constitutionnelle, — on commettrait un anachronisme en employant cette expression, — mais d'une monarchie fondée sur des Etats, sur une représentation politique et sociale des classes et des lieux. D'où une évolution qui eut sans doute rapproché derechef la Russie de l'Europe. Mais les Romanoff ne le comprirent pas ou plutôt ne purent le

comprendre. Ce fut peut-être un grand malheur pour la Russie. On n'improvise pas un régime de ce genre : il faut une tradition. On le verra bien sous Nicolas II.

La Russie de Pierre le Grand

Nous voici parvenus à la troisième rupture violente de continuité, celle accomplie par Pierre le Grand. Les Occidentalistes nient que les réformes de Pierre le Grand fussent révolutionnaires. Ils ont pour cela de bonnes raisons qui se résument ainsi : l'agrandissement de la Russie, le rassemblement de la terre, la constitution d'une puissance moscovite, tout cela s'accomplissait dans la direction de l'Europe, tout cela faisait entrer nécessairement la Russie dans l'orbite européenne, tout cela conduisait à moderniser la Russie, même malgré elle, sur le patron de l'Europe. L'effort inauguré dès Ivan III, poursuivi par les Romanoff, achevé par Pierre le Grand, ce n'est pas l'expansion vers l'Asie, qui reste alors un phénomène secondaire, colonial, presque, au début, une entreprise privée : c'est la marche à la mer, la mer Noire et Baltique, surtout Baltique; c'est le refoulement des Polonais et des Turcs, et déjà l'on pense à la conquête de la Pologne et à celle de Byzance. Tout préparait les réformes de Pierre, tout les rendait nécessaires, comme tout préparait, tout amorçait ses guerres et ses conquêtes. Ses réformes furent empiriques. Elles n'eurent d'ailleurs qu'un but : transformer la Russie en une grande puissance européenne. Il fallait pour cela créer une armée et une flotte, se procurer les ressources nécessaires à leur entretien; développer le commerce donc, l'industrie, la technique; organiser le gouvernement, l'administration, la société sur le plan européen. D'où rupture avec le passé. On avouera que la tendance, le but, les moyens, les moyens surtout, décisifs et brutaux, ont quelque chose de prébolcheviste. On reconnaîtra un annonciateur de l'esprit bolchevique dans Pierre lui-même, homme pratique, plein de mépris pour la culture intellectuelle et d'admiration pour la technique, prompt à chercher des modèles dans les nations les plus matériellement développées, et si peu religieux, si peu moral qu'on peut le dire amoral et irrégulier, cruel par-dessus le marché, avec des enfantillages de barbare asiatique. Ce n'est pas pour rien que les bolcheviks n'ont jamais caché leur admiration pour cet empereur — car Pierre voulut être empereur et non plus tsar — dont Lénine s'est efforcé de chausser les bottes. Toute révolution d'ailleurs, quelle qu'elle soit, dès qu'elle s'est emparée du château, se cherche des ancêtres. Enfin, cette brusque transplantation de la Russie à Saint-Petersbourg, elle était sans doute justifiée : Moscou était trop loin de l'Europe et de la mer, et Pierre ne s'y sentait plus en sécurité, il y craignait l'offensive de la féodalité ecclésiastique et boyarde. Mais ce fut bien un acte révolutionnaire, un acte de rupture avec le passé, et ce fut une fondation de toutes pièces, artificielle, non sans analogie, dans son audace, dans son défi à la nature, avec celle d'un Grand Zaporojié ou d'un Magnitogorsk.

A partir de Pierre le Grand, l'histoire de la Russie moderne est trop connue pour que nous cherchions à la résumer, à la caractériser. Elle aussi aboutit à la quatrième révolution, à la quatrième rupture, la plus radicale, la plus considérable. Mais sera-ce la dernière? Avant de répondre, il nous reste à rechercher ses antécédents, à établir sa généalogie. Cependant, pour le faire, il est indispensable de nous arrêter quelques instants à la religion russe.

La religion russe

L'introduction tardive du christianisme en Russie, conséquence du retard général où se trouve la Russie sur l'évolution de l'Europe, l'étendue même du territoire, la situation géographique, la

forte emprise de la nature sur des hommes, portés d'instinct au mysticisme, au rêve, à la superstition, leur passivité indifférente, grosse tout de même de résistance et de révolte, leur naïveté parfois enfantine, ce que j'appellerais leur simplicité compliquée : tous ces éléments expliquent pourquoi, chez le Russe, le fond païen ne fut jamais entamé dans ses profondeurs. On ne cesse de retrouver chez ce Russe l'anthropomorphisme primitif, le naturalisme de la forêt. D'une part, la mythologie informe et l'intense sentiment de la nature que nous découvrons à chaque page du poème finnois *le Kalevala*; d'autre part, le bouddhisme des Indes et surtout du Thibet, le fatalisme oriental peuvent nous donner une idée de ce substratum païen. Le christianisme s'est édifié au-dessus, un christianisme intense, mais peut-être superficiel, peu éclairé en tout cas, peu cultivé, d'essence irrationnelle. Il s'attache à la lettre, aux formes extérieures, — on connaît les splendeurs de la liturgie orthodoxe, — mais son dogmatisme n'est pas très solide, il n'a rien de philosophique, d'intellectuel, et surtout il est incapable d'évoluer, de s'adapter. C'est là sa grande infériorité sur le catholicisme. Comme il est incapable d'évoluer, il dure, sans se modifier sensiblement, le long des siècles; il existe plutôt qu'il ne vit, il subit, soit l'Eglise officielle, soit le tsarisme. Puis, tout à coup, dans l'intérieur de ce christianisme éclatent de brusques révoltes, s'effectuent de brusques retours en arrière, des déplacements de mysticisme.

Au début, la Russie a hésité entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque. Avant l'intervention d'Olga et de Vladimir, le christianisme avait déjà pénétré en Russie de Kiew; dans ses villes-marchés il y avait des chrétiens de passage et des chrétiens établis, surtout à Kiew et Novogorod; c'étaient des Latins aussi bien que des Grecs. La situation géographique de la Russie première nous rend compte de cette pénétration; elle nous montre aussi pour quelles raisons économiques et politiques elle pouvait hésiter entre les deux grandes Eglises. Dès le X^e siècle, ses princes avaient compris que, si elle voulait entrer dans l'Europe et la civilisation et demeurer indépendante, la Russie devait se faire chrétienne. Le destin des derniers peuples païens en Europe était de tomber sous la domination, ou du Saint-Empire, ou de l'empire de Constantinople. Olga, dont la sincérité et la ferveur religieuses sont hors de doute, — elle fut une sainte, — fit d'abord appel aux catholiques allemands : l'empereur Othon le Grand lui envoya des missionnaires choisis par l'archevêque de Mayence. Mais ils furent si mal accueillis et si maltraités — il y en eut même parmi eux qui subirent le martyre — qu'ils renoncèrent. Ce manque de persévérance coûta, je le crois bien, la Russie au catholicisme et je le crois bien aussi que ce fut un malheur pour elle. Olga, puis Vladimir se retournèrent du côté de Byzance.

* * *

C'était, il est vrai, à une époque où le schisme n'était point consommé, bien qu'à la veille de l'être. Longtemps après la date fatale de 1054, il eut un caractère provisoire : l'idée d'union n'était abandonnée de part ni d'autre, il se trouvait entre l'Eglise romaine et l'Eglise grecque une zone neutre dans laquelle la Russie de Kiew était comprise. On le voit bien aux alliances, tantôt catholiques, tantôt orthodoxes, contractées par la dynastie kiévienne; on le voit bien au fait qu'à Novogorod, par exemple, pendant longtemps les familles mènent leurs enfants tantôt chez les moines byzantins ou chez les prêtres catholiques. Indifférence à l'égard des formes, hésitation, double attirance, et vers l'éducation catholique, et vers la liturgie orthodoxe. D'où l'attitude de la Russie orthodoxe et des tsars eux-mêmes à l'égard de l'Eglise romaine. Attitude incertaine. Certes, la Russie orthodoxe est foncièrement hostile au catholicisme, car Byzance lui a transmis la haine du Grec contre le Latin. Mais, périodique-

ment, s'échelonnent dans l'histoire religieuse de la Russie des tentatives de rapprochement et d'union : au moment du Concile de Florence, puis avec les Jésuites qui réussissent à pénétrer jusqu'auprès d'Ivan le Terrible, qui reparait au temps du faux Démétrius et des troubles, qui arrivent à causer même avec Pierre le Grand, et qu'Alexandre I^{er} accueille, appelle et protège — cet Alexandre qui, a-t-on chuchoté, serait mort secrètement catholique. Mais qu'est-ce que les Russes apprécient chez les Jésuites? Leur habileté subtile et leur génie pédagogique. Et l'on connaît les idées religieuses du philosophe Soloviev. En effet, la situation de l'Eglise russe en face du catholicisme n'est pas tout à fait la même que celle des autres Eglises orthodoxes. Les autres Eglises orthodoxes sont strictement nationales. L'Eglise russe a tout de même eu moins que les autres à se défendre contre les Latins; elle a plus que les autres hérité de l'idée apostolique : la croisade contre les Infidèles; elle s'est crue surtout la troisième Rome; de toutes les Eglises orthodoxes, elle est la plus universelle de tendance. Voilà bien ce qui l'apparente à l'Eglise catholique qu'elle envisage généralement comme une rivale, parfois aussi comme une alliée. La Russie orthodoxe s'est toujours considérée comme une sorte de Saint-Empire à qui les intérêts généraux de la chrétienté sont commis dans la partie du monde qu'il occupe. Il y a là une grande possibilité pour l'avenir. Qu'on se rappelle les prophéties de Joseph de Maistre? Se pourrait-il que les souffrances communes infligées par les bolcheviks aux deux Eglises, à toutes les Eglises, à toutes les croyances, eussent pour résultat de préparer, de très loin, une nouvelle union?

* * *

Mais quel fut le rôle essentiel, quelle fut la mission de l'orthodoxie grecque en Russie? Un rôle national, une mission nationale. L'Eglise grecque a donné peu à peu aux Russes conscience de nation. Elle a maintenu cette conscience au moment des divisions, des troubles, des ingérences étrangères. Dès ses premiers pas en Russie, l'Eglise grecque manifeste un esprit politique très accentué. Ou plutôt un esprit de gouvernement. Elle agit sur les esprits et par conséquent les institutions, beaucoup plus que sur les âmes. Elle apporte avec elle une conception de l'Etat, et c'est la monarchie de droit divin, bien plus, c'est l'empire. Pour elle, il est impossible aux chrétiens d'avoir une Eglise sans avoir en même temps un tsar, et l'on ne peut séparer l'Eglise et la Couronne, le patriarche et César. Le tsar et le patriarche sont l'un à l'autre ce que le pape est à l'empereur : « Les deux moitiés de Dieu », eût dit Victor Hugo. Ce n'est pas seulement par la force des circonstances, c'est par principe, par dogme, que l'Eglise s'appuie sur le pouvoir des princes et qu'elle l'appuie en le dirigeant vers l'absolutisme. En cela elle contrarie, elle combat le vieil instinct et les vieilles coutumes des Slaves. Mais elle transforme ces Slaves en Russes. L'idée de pouvoir par droit divin est pour elle une arme de propagande. C'est pour mieux faire pénétrer cette conception dans le peuple que les annalistes, à commencer par le moine Nestor, modifient et arrangent l'histoire dans leurs chroniques, qu'ils font appeler Rurik par les Slaves et les Finnois, qu'ils nous montrent une grande Russie unie sous ses princes, mais divisée et morcelée dès que le principe monarchique s'affaiblit, c'est enfin pour cela qu'ils disent, par la bouche du moine Philothée en 1492 : « Deux Romes sont déjà tombées, la troisième sera Moscou, il n'y en aura pas de quatrième ». Enfin, après avoir nationalisé la Russie, l'Eglise orthodoxe tend à la rendre supranationale, c'est-à-dire apostolique et impériale à la fois : impériale, parce qu'apostolique.

Au moyen âge, — et le moyen âge russe ne finit qu'au XVII^e siècle, — l'Eglise russe a revendiqué pour elle une supé-

riorité sur l'Eglise romaine : « Mon siège, a-t-elle dit en substance, est en Russie même, à Moscou, tout à côté du prince, tandis qu'en Occident, le pape et l'empereur sont éloignés l'un de l'autre. Les deux glaives sont donc intimement liés, le patriarche et le tsar sont les deux têtes de l'aigle impériale. » Mais voici le péril : par la force des choses, le pouvoir temporel va dominer le pouvoir spirituel. A peine l'Eglise russe a-t-elle atteint au sommet qu'elle tombe sous la domination du tsar. A peine fondé, le patriarcat s'affaiblit. La crise religieuse du XVII^e siècle le met en langueur. Ce n'est bientôt plus qu'une Eglise d'Etat, une Eglise de fonctionnaires. Comme elle s'oppose aux réformes de Pierre le Grand et comme elle le gêne, celui-ci la décapite. Il remplace le patriarche par un simple saint-synode que préside un laïc à la nomination de l'empereur. Désormais, dans son ensemble, malgré les exceptions qui l'illustrent, l'Eglise orthodoxe glisse dans une longue décadence, cause prochaine de la Révolution russe. La voici, depuis 1917, dans la dispersion, dans les catacombes, et surtout la voici divisée.

* * *

Il n'est pas vrai, comme on le croit généralement, que le tsar ait été pape en même temps qu'empereur. Il n'est pas vrai qu'il se soit cru en droit tout pouvoir de l'Eglise. En fait, il en a bien été ainsi, et il ne pouvait guère en être qu'ainsi. Par la force des choses, dès Pierre le Grand, le pouvoir impérial a dû restreindre les privilèges et l'autonomie de l'Eglise, lui enlever, par exemple, le monopole de l'instruction publique, lui prendre une partie de ses biens, lui rogner ses privilèges, pratiquer à son égard ce que nous appellerions, en un mot, une politique anticléricale, tout en demeurant lui-même le protecteur de l'Eglise et le défenseur de l'orthodoxie. Cette ambiguïté a nui à l'Eglise, mais aussi au tsar. Quand, au cours du XVIII^e siècle, les tsars, qui étaient d'ailleurs bien souvent des tsarines, continuant l'œuvre de Pierre le Grand ou la laissant se continuer d'elle-même, ouvraient la Russie aux idées modernes, à la « philosophie » française, au protestantisme allemand, rationaliste et libéral, ils affaiblissaient l'Eglise orthodoxe, ils laissaient ces idées modernes pénétrer dans le haut clergé, puis dans la théologie et les séminaires. Le bas clergé, en revanche, les papes et la masse des fidèles restaient en dehors du mouvement, à végéter dans la routine. A mesure qu'il cherchait à développer, à moderniser l'instruction publique, le pouvoir impérial négligeait le clerc au profit du laïc, et l'Eglise perdait peu à peu le monopole de l'enseignement. Ni sa situation officielle et sa dépendance du pouvoir, ni, d'autre part, l'immobilisme ou du moins la lenteur de l'orthodoxie elle-même ne permirent à l'Eglise russe d'évoluer en soi et dans son unité, et, pour plagier Chateaubriand, de rester stable dans ses dogmes tout en devenant mobile dans ses lumières, comme l'Eglise catholique. L'Eglise russe du XIX^e siècle est donc livrée à toutes les fluctuations de la politique tsariste du XIX^e siècle. Cette politique se définit de la sorte : tout doit changer, progresser, se moderniser, excepté le principe de la monarchie absolue et celui de l'orthodoxie, justification dogmatique et mystique de l'absolutisme. En résumé, il a donc toujours manqué à l'Eglise russe une véritable éducation, une véritable culture, au sens où nous l'entendons lorsque nous parlons d'éducation et de culture catholiques. Et le sens social lui est venu beaucoup trop tard.

Cependant les tsars eux-mêmes, d'Alexandre I^{er} à Nicolas II, ont été profondément religieux. L'Eglise russe avait donc le bénéfice, que n'ont certes pas toujours les Eglises d'Etat, d'être soutenue par des princes croyants dont le dernier fut par surcroît un martyr. Elle a essayé de ne point tomber avec le tsarisme et de retrouver, après la chute de son indépendance, sa tête :

le patriarcat. Mais elle n'avait jamais eu l'habitude, parce qu'elle n'en avait jamais eu l'occasion de vivre, sans le tsarisme. Si, plus tard, elle doit se restaurer, ce que tous les chrétiens souhaitent, il faudra qu'elle choisisse entre le pape et l'empereur, c'est-à-dire entre Rome et Moscou, car la prédiction du moine Philothée vient d'être tragiquement démentie par l'histoire.

Il n'en reste pas moins que si la Russie eut le malheur de recevoir son christianisme de Byzance à un moment où ce christianisme était en décadence lui-même, l'orthodoxie fut pour elle quelque chose d'essentiel : disons le mot, l'essentiel. C'est pourquoi la Russie s'y est absorbée. Répétons-le : l'unité religieuse a fait l'unité nationale. Puis la nation a nationalisé l'Eglise. Il n'empêche : toute la culture, toute la civilisation russe a ses origines dans l'Eglise, a reçu l'impulsion de l'Eglise. La sainte Russie : cette épithète signifie combien l'empire était persuadé de son essence et de sa mission religieuses ; combien aussi le peuple russe avait trouvé dans sa foi chrétienne une raison d'être de souffrir, d'espérer. Admirable par sa mysticité, faible par sa substance intellectuelle, le christianisme russe a conféré à un immense peuple une idée de mission, une idée de rédemption. Cette idée est tellement profonde que la destruction de la religion par le bolchevisme ne l'a pas tuée. Elle s'est simplement transposée dans la foi communiste et dans l'idée révolutionnaire. Mais le jour est bien proche où elle réclamera autre chose et où le matérialisme industriel et technique des Soviets ne lui suffiront plus. Alors, ce sera la fin de la grande aventure. Car je ne crois pas à la mort de la sainte Russie.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

(La troisième et dernière partie de cette étude
paraîtra dans notre prochain numéro).

Les Sans-Dieu en 1935

L'Exposition « Pour ou contre Dieu? », laquelle s'est ouverte récemment au n° 19 de la rue du Marteau, à Bruxelles, donne un regain d'actualité à l'angoissante question de la propagande moscoutaire contre toute forme de christianisme et même de déisme. Non pas que la lutte antireligieuse ait jamais cessé dans l'U. R. S. S., mais, l'homme est ainsi fait qu'il s'habitue aux scandales les plus écœurants, surtout lorsqu'il n'est pas directement atteint dans sa personne, dans celle de sa famille ou de son pays.

Le monde chrétien s'est si bien habitué aux persécutions religieuses dans l'ancienne Russie des tsars, et aux progrès de l'antireligion sur tous les continents, qu'il semble presque tenté de reléguer dans l'histoire ancienne ces inquiétantes réalités contemporaines. Il n'est donc pas inutile de constater les faits : ils parlent d'eux-mêmes.

I. Dans l'U. R. S. S. Survivances religieuses et activité de « l'Union des Sans-Dieu militants »

A la veille de la Révolution, d'après les statistiques officielles, l'Eglise orthodoxe russe comptait 181,337 « serviteurs du culte (1) », dont 50,960 prêtres. Elle possédait 46,457 églises,

(1) En plus des 50,960 prêtres, il y avait 17,430 moines, 15,210 diacres, 45,705 sacristains et 52,032 religieuses. Ces statistiques ont été publiées dans le *Bezbojnik* de janv. 1935 et citées dans un rapport du Dr Lodyginsky, présenté à la V^e Session de la Commission internationale « Pro Deo », tenue à Genève le 31 sept. et le 1^{er} oct. 1935.

21,747 chapelles, 497 monastères d'hommes, 419 couvents de femmes, quatre académies d'enseignement religieux, — Kieff, Moscou, Saint-Petersbourg, Kazan, — 36 séminaires, 40,000 écoles populaires et 150 écoles religieuses pour les enfants du clergé.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces splendeurs passées? « Il est impossible de donner des chiffres exacts, — écrivait récemment le Dr Lodyginsky (1), — mais, d'après certains renseignements, pas plus de quelques centaines de prêtres orthodoxes sont encore officiellement en fonction. La plupart des... « serviteurs du culte » sont morts ou peuplent les camps de servage... d'autres accomplissent leur ministère clandestinement en exerçant un métier accessoire ou vivent en qualité de prêtres nomades ».

Les édifices du culte ne sont guère beaucoup plus épargnés. Certes, tous ne sont pas encore détruits, mais la haine des Sans-Dieu continue son œuvre destructrice. Le *Bezbojnik* de mai 1935, dans un article intitulé « Nous fermons les foyers d'opium », n'a-t-il pas publié une nouvelle liste d'un grand nombre d'églises récemment désaffectées?

Les établissements d'enseignement religieux ont été moins ménagés encore : depuis longtemps il n'existe plus ni écoles ni séminaires orthodoxes dans l'U. R. S. S. Quant aux ordinations, elles se font autant que possible en secret. Il en est de même du recrutement et de la préparation sacerdotale (2).

Moins importante que l'Eglise orthodoxe, l'Eglise catholique n'en était pas moins florissante dans la Russie de 1917. Elle comptait (3) 13,000,000 de fidèles, 8 évêques et 810 prêtres. Elle possédait 614 églises, 581 chapelles et 7 séminaires.

Il est difficile de savoir le nombre de catholiques survivants dans l'U. R. S. S. de 1935. Seul, le nombre des prêtres nous est connu. Une communication du Comité Innitzer (4) nous affirme qu'ils ne sont plus que 73. Parmi eux, au début de mai, 14 se trouvaient dans les bagnes des îles Solovki et 13 autres venaient d'être arrêtés.

A Odessa, les abbés Lorentz Wolf et Jean Albert étaient condamnés à dix ans de travaux forcés. Et à Landau, près d'Odessa, en ce même début de mai 1935, Antoine Hopfmann, Jean Tauberger, Raphaël Lorau et Joseph Kruschinski, tous prêtres catholiques, étaient également condamnés à la même peine.

Si quelques églises et chapelles sont encore ouvertes, il n'y a plus un séminaire catholique qui ne soit désaffecté.

Et comme la haine des Sans-Dieu porte sur toute forme de déisme, les protestants ne sont pas plus épargnés. En 1914 l'Eglise évangélique de Russie (5) comptait 1,100,000 membres, dont 230 pasteurs. Elle possédait 800 temples. Aujourd'hui, sur 83 pasteurs survivants dans l'U. R. S. S., 40 souffrent dans les camps de servage de Sibérie ou dans ceux des bords de la mer Blanche : deux d'entre eux — les pasteurs Seib et Deutschmann (6) — ont été condamnés à mort parce qu'ils ont « sollicité et accepté des secours étrangers pour les affamés ».

Sur les 38 autres pasteurs, « 18 seulement peuvent encore exercer leur ministère » et « tous sont victimes d'incessantes persécutions ».

Malgré cet acharnement contre toute forme de christianisme et même de déisme, n'est-il pas consolant de songer que nombreux sont encore les chrétiens fidèles à leur foi? Ils sont vrai-

(1) *Loc. cit.*

(2) D'après le Dr Lodyginsky, *loc. cit.*

(3) D'après ROBERT KOTHEN, *L'Ame russe en détresse*, Liège, « La Pensée catholique », 1932, appendice III. Ces chiffres se rapportent à l'ancien territoire de la Russie qui comprenait la Lithuanie, la Lettonie et la Pologne.

(4) Cf. *Berliner Börsen Zeitung* du 21 mai 1935.

(5) Ces détails et les suivants sur l'Eglise évangélique sont empruntés au rapport présenté par le comte Keyserling à la V^e Session de la Commission internationale « Pro Deo ».

(6) D'après une communication faite le 9 nov. 1935 au Bureau de la Commission internationale « Pro Deo », la condamnation à mort des pasteurs Seib et Deutschmann a été commuée en dix ans de déportation.

ment des mainteneurs admirables de cette religion qui survit alors que s'effondrent même les gouvernements au sort desquels sa vie semblait liée.

* * *

Mais au gré des athées militants, ces témoins des civilisation d'hier sont encore trop nombreux. Détruire les derniers vestiges de la « superstition » religieuse, tel est le mot d'ordre donné en 1935 par les dirigeants de l'athéisme moscoutaire. « Le grand problème de l'Union des Sans-Dieu militants (U. S. D. M.), — d'après le *Bezbojnik* de juin de cette année, — c'est le travail antireligieux de choc, persévérant et assidu, pour vaincre définitivement dans la conscience des masses les dernières survivances du terrible et honteux pouvoir de la religion. »

Au VII^e Congrès des Soviets (1935), le camarade Yaroslavsky s'écriait (1) : « Notre pays... brise tous les liens avec le passé, y compris les liens avec la religion. Des millions d'hommes ont déjà secoué ce terrible joug. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter à mi-chemin. Nous devons lutter de toute notre énergie pour parvenir à la rupture complète de tous les travailleurs avec l'Eglise et la religion... Nous combattons impitoyablement tous ceux qui nous barreront la route... »

Récemment encore, le camarade Scheimann, adjoint de Yaroslavsky, dogmatisait (2) : « Notre athéisme est un athéisme militant et par là il se distingue de l'athéisme bourgeois. Il attaque toutes les forteresses de l'ancien monde ainsi que son idéologie. Il ne s'agit pas d'une coexistence pacifique avec le clergé, mais d'une lutte implacable contre la religion pour la rééducation des travailleurs qui suivent encore l'Eglise. C'est là notre but ! » Aussitôt après, Scheimann rappelait la consigne du jour : « encore plus d'esprit militant, encore plus d'intransigeance antireligieuse ».

Malgré ces directives très nettes, les organes de l'athéisme moscoutaire reconnaissent eux-mêmes un déclin réel dans l'activité de l'U. S. D. M.. « A Leningrad, par exemple, — nous citons le *Bezbojnik* d'août 1935, — de nombreux prosélytes ont abandonné la propagande antireligieuse, l'instruction est négligée, il n'y a plus le même élan dans le travail des masses, la liaison avec les organisations régionales est relâchée.

» En Ukraine on constate la même situation. Dans les régions de Saratov, de Stalingrad et dans le Nord le travail est mauvais. Il en est de même dans presque toute la Sibérie et dans la région de l'Ouest. »

Quelle est la cause de ce déclin ? C'est encore le *Bezbojnik* d'août 1935 qui nous l'apprend : « Beaucoup d'organisations régionales se bercent d'illusions : elles s'imaginent que le succès du second plan quinquennal est grandiose, que l'ennemi de classe est détruit, elles en concluent donc que la propagande antireligieuse devient désormais superflue. Dans certaines régions — dans le Caucase et dans le Nord, par exemple — on a même cherché à supprimer les organisations des S. D. M., sous prétexte que personne n'avait plus de religion. Ailleurs, on laisse le travail antireligieux se faire de lui-même. »

Voilà des aveux significatifs. Faut-il en conclure que l'athéisme diminue dans l'U. R. S. S. ? Nullement. Pour être moins bruyante, la lutte antireligieuse n'en est pas moins tenace ; elle fait même des progrès. La conférence de l'U. S. D. M., tenue à Moscou en cet été 1935, après avoir constaté la baisse considérable du nombre de ses cellules et des membres de son organisation, constate aussi que l'athéisme se répand plus que jamais dans les masses, en ville et à la campagne.

Le Conseil central de l'U. S. D. M. n'en prend pas moins

(1) Cf. *Antireligioznik*, n° 2, avril-mars 1935.

(2) Cf. *Bezbojnik* d'août 1935.

des mesures pour donner un regain d'activité à son œuvre. Les cadres sont épurés et renforcés, car — d'après le rapport de la Conférence des Sans-Dieu (1) — « ces cadres ne répondent absolument pas aux exigences du moment. Ils ne sont pas suffisamment sûrs au point de vue politique. Dans toute une série d'organisations antireligieuses, les rôles principaux sont joués par des trozkistes v. g. à Leningrad, en Sibérie orientale et en Ukraine... »

Le Conseil central de l'U. S. D. M. va même plus loin : il exige que toutes les sections de l'Union surveillent les travailleurs du front antireligieux.

En l'automne 1935, le Conseil central des S. D. M. était chargé (2) de « rassembler tous les travailleurs de l'U. S. D. M. pour leur faire suivre des cours et faire ainsi monter leur rendement virtuel. Dans les villes des chaires semblables devaient être créées pour instruire les travailleurs locaux. Les Conseils des S. D. M. étaient invités à surveiller de plus près les prosélytes de l'antireligion. Tous les athées de valeur qui, pour différentes raisons, s'étaient retirés ces dernières années devaient être rappelés au travail. »

Ces mesures ne correspondent-elles pas exactement aux décrets du plan quinquennal antireligieux (3) ? La troisième année de ce plan ne devait-elle pas être consacrée « à augmenter l'activité des cellules Sans-Dieu » ? Comment, dès lors, s'étonner d'une telle offensive ?

Nous pouvons donc conclure avec un rapport récent (4) du Bureau de la *Commission internationale Pro Deo* :

« Il a suffi de relâcher quelque peu la direction des Sans-Dieu pour constater aussitôt un affaiblissement considérable de toute l'organisation dont le caractère artificiel apparaît clairement. Loin d'avoir poussé des racines profondes dans la masse de la population, l'antireligion est rejetée par elle dès que s'affaiblit la pression d'en-haut. » De par ailleurs, « le désir des chefs communistes... d'aboutir à l'extermination de la religion est toujours inébranlable. Constatant l'affaiblissement, disons même l'échec partiel, de leurs organisations antireligieuses, ces chefs se remettent aussitôt au travail, rallient leurs troupes, cherchent de nouvelles ressources et font appel aux moyens d'action officiels. En un mot, ils reprennent l'offensive. »

II. Hors de l'U. R. S. S. : De l'athéisme militant au pseudo-pacifisme athée

Avec les menaces d'une nouvelle conflagration mondiale et les succès « fascistes » qui se consolident en Europe, les dirigeants de la III^e Internationale, dans leur propagande de l'antireligion, substituent peu à peu une tactique nouvelle à l'ancienne.

Leur but est toujours le même : « déraciner la religion ». Mais, sauf au Mexique où l'action des Sans-Dieu est encore calquée sur celle des athées moscoutaires, la propagande de l'Internationale des Libres Penseurs prolétariens (I. L. P.),

(1) Cf. *Bezbojnik*, loc. cit.

(2) Cf. *Besbojnik*, loc. cit.

(3) Les Soviets ont toujours contesté l'existence du plan quinquennal antireligieux. Nous n'en possédons pas moins plusieurs preuves indirectes suffisantes pour nous convaincre que ce plan existe réellement :

1° Dans son livre *Religion in U. S. S. R.* (New-York, International Publishers, 1934, p. 13), Yaroslavsky écrit à propos du second plan quinquennal : « ... Ce plan qui trace le programme de notre construction économique est lié à un autre plan quinquennal concomitant, destiné à déraciner la religion » ;

2° Des milieux protestants allemands ont entendu un poste de radio soviétique se référer à ce plan ;

3° Le *Bezbojnik* du 17 nov. 1934 parle de « la propagande antireligieuse qui est une partie essentielle de la lutte de classes, particulièrement importante au cours du second plan quinquennal. »

(4) Cf. Rapport présenté à la V^e Session de la *Commission internationale Pro Deo*.

hors de l'U. R. S. S., devient moins directe : elle évite de heurter le sentiment religieux de l'âme populaire. Les *leaders* communistes semblent avoir compris que les moyens brutaux et grossiers sont voués à un échec s'ils ne sont pas exercés sous l'égide d'une dictature du prolétariat matérialiste et athée. Hors de l'U. R. S. S., l'action communiste se masque donc de plus en plus de l'étiquette d'un pseudo-pacifisme. La consigne des chefs est : « Luttons contre la guerre et le fascisme. » Mais — selon la très juste remarque d'un observateur perspicace (1) — « ils ne manquent pas d'ajouter que les tenants de l'idée religieuse sont aussi ceux du fascisme et de la guerre. C'est ce qu'ils appellent lutter aussi bien contre la forme religieuse que contre la forme fasciste de l'idéologie capitaliste, ou encore préparer le front unique antichrétien et antifasciste ». Cette méthode est spécialement appliquée pour gagner la jeunesse chrétienne à l'athéisme bolcheviste. Le 15 juillet 1935, le Comité central de l'Internationale communiste des Jeunes a décidé (2) de « multiplier les accords fraternels avec les jeunes travailleurs chrétiens et avec leurs organisations pour l'élargissement de l'unité de la jeunesse contre le fascisme... »

Notons d'ailleurs que les communistes qualifient de « fascisme » toute idéologie qui n'est pas sympathisante avec la leur : dans leur mentalité, le « capitalisme » est « fasciste », la religion est « fasciste », les organisations patriotiques sont « fascistes »...

C'est ainsi qu'aujourd'hui, à l'occasion du conflit italo-éthiopien, un « front populaire » unique, communiste « antichrétien et antifasciste » se développe dans le monde entier. Il multiplie ses manifestations dans toutes les grandes capitales (3). Une des dernières se tenait à Madrid le 20 octobre. Au dire des organes soviétiques, elle réunit 400,000 personnes. Une immense pancarte communiste dominait le terrain. Elle portait cette inscription : « Le fascisme ne passera pas. » D'autres arboraient « des portraits gigantesques de Marx, Lénine et Staline ». Azana parla deux heures et demi pour attaquer le gouvernement actuel et, selon l'expression des moscoutaires, « la coalition réactionnaire clérico-fasciste ». Triste pacifisme que ce pseudo-pacifisme athée qui n'est qu'un pacifisme révolutionnaire!

J. DE BIVORT DE LA SAUDÉE, S. J.

(1) *Informations internationales*, fév. 1935, cité d'après le R. P. ARCHAMBAULT : *La Menace communiste au Canada*, Montréal, l'Ecole sociale populaire, 1935, p. 57.

(2) *La Lutte* (de Genève) du 19 oct. 1935.

(3) Cf. *Lettres de Rome sur l'athéisme moderne*, nov. 1935, p. 13.

Conférences Cardinal Mercier

17^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

9^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 17 décembre**, à 5 heures (Salle Patria) par

M^e MAURICE GARÇON

du Barreau de Paris.

SUJET :

1900, ou la revanche du surnaturel.

Cartes particulières pour cette conférence : 10 et 15 francs.
Abonnements à la série des conférences : 125, 100 et 75 francs.

En marge

de la

Constitution portugaise

Parmi les efforts de rénovation nationale déployés en Europe, le plus intéressant est peut-être celui que Salazar poursuit au Portugal depuis plusieurs années.

Les gens pressés saluent au passage une nouvelle dictature. La réalité est plus complexe. N'oublions pas que Salazar est un professeur de l'Université de Coïmbre que l'on est allé arracher à sa chaire et à ses étudiants et qui, depuis 1928, comme ministre des Finances d'abord, comme président du Conseil ensuite, a opéré un prodigieux redressement dans un pays où l'anarchie était à l'état endémique.

Il a commencé par mettre en ordre les comptes de l'Etat; fait nouveau depuis un quart de siècle, un budget en équilibre et même en boni est présenté chaque année. Il s'est attelé, tour à tour, à tous les grands problèmes économiques et politiques. Il ne nous appartient pas de dire ici dans quelle mesure il a réussi. Toujours est-il que le Portugal est un des pays où la crise mondiale se fait le moins sentir à l'heure actuelle.

* * *

A travers les nécessités de l'action, Salazar n'a jamais négligé le côté doctrinal de son œuvre. Sa pensée politique s'est exprimée dans la Constitution du 19 mars 1933 et par la législation corporative du 23 septembre 1933. Ces deux documents importants ont fait l'objet d'une thèse de M. F. I. Pereira dos Santos, docteur en sciences politiques et sociales, sous le titre : *Un Etat corporatif. La Constitution sociale et politique portugaise*, avec une préface de R. Georges Renard (Paris, Sirey, 1935).

Cette thèse est le résultat d'un travail patient et consciencieux. Portugais lui-même, plutôt admirateur de l'œuvre réalisée par Oliveira Salazar, M. Pereira dos Santos ne se départit pas un instant de l'objectivité nécessaire à tout homme de science. On peut dire de son traité qu'il a été écrit d'un bout à l'autre *sine ira et sine studio*. En relevant çà et là les lacunes et les imperfections, graves ou légères, du nouveau pacte fondamental, l'auteur aura ainsi mieux servi la science politique et le nouveau régime portugais lui-même que par un fade panégyrique dont les louanges excessives eussent pu détourner les lecteurs avertis. En travaillant de la sorte, M. Pereira dos Santos n'a-t-il pas répondu au vœu de Salazar lui-même qui, tenant compte de la perfectibilité de la Constitution, a prévu sa révision de plein droit à l'expiration de chaque période décennale et même de cinq en cinq ans moyennant certaines conditions, en vue, dit-il, de profiter des expériences réalisées et de tenir compte des changements survenus dans la vie sociale. « Les lois, dit saint Thomas, tirent leur plus grande efficacité de la coutume qui les assimile. » (Préface de G. Renard.)

* * *

Le Portugal d'avant Salazar était rongé du « mal politique », véritable lèpre s'étendant sur tout le corps social. Les partis n'étaient pas des rassemblements formés autour des idées, mais uniquement des coagulations d'intérêts poursuivis avec acharnement. Conquête du pouvoir signifiait strictement : « A nous les places ». Depuis 1910, le pays était ravagé par les caciques :

Jusqu'en 1926, on put compter huit présidents de la République, quarante-quatre gouvernements et... une vingtaine de révolutions. Comment, dans ces conditions, assurer le progrès d'une société et veiller à la réalisation du bien commun?

Voulant remettre de l'ordre dans la maison, Salazar a compris la valeur pédagogique de la loi et c'est pourquoi, voulant semer des idées-force, il a construit son œuvre constitutionnelle. Il s'est attaqué de front à la doctrine née de la Révolution : l'individualisme entraînant avec lui toutes les erreurs intellectuelles et morales du dernier siècle et du commencement de celui-ci. La pensée de Salazar peut se concrétiser en un mot : rétablir la dignité de l'homme dans son intégrité. Il peut s'inscrire parmi les tenants du personnalisme, quoique certaines réalisations l'éloignent parfois de son idéal. Il veut donc avant tout pallier aux méfaits de l'individualisme. Ensuite, il s'efforce de mettre la charte de l'Etat en concordance avec l'évolution des institutions modernes vers une compréhension plus complète de la nature *sociale* de l'homme et, enfin, il cherche dans la tradition, « mémoire des peuples », les éléments les plus sains conformes à l'histoire du Portugal et à ses mœurs. « La réorganisation de l'Etat, écrit Salazar, doit se baser sur un nationalisme solide, prudent, conciliateur, qui cherche à assurer la coexistence et l'activité régulière de tous les éléments naturels, traditionnels et progressifs de la société. Parmi ces éléments, nous devons spécifier la famille, la corporation morale et économique, la paroisse, le municipale. »

* * *

Salazar a compris, avec Jacques Maritain, que la cité moderne sacrifie la personne à l'individu. Répudiant les erreurs de l'individualisme comme celles du collectivisme, il veut restaurer les droits de la personnalité humaine. Cette idée s'exprime dans l'article 5 qui professe : « L'Etat portugais est une république unitaire et corporative, basée sur l'égalité des citoyens devant la loi, sur le libre accès de toutes les classes aux bienfaits de la civilisation et sur l'intervention de tous les éléments structureaux de la Nation dans la vie administrative et dans la confection des lois. » Il est à remarquer qu'à côté de la protection des droits individuels, le Constituant tient parfaitement compte de la nature sociale de l'homme et des conséquences qu'elle entraîne pour la vie en société. Les droits des citoyens devront s'exercer sans léser les droits des tiers, ni les intérêts de la société, ni les principes de la morale.

* * *

La Constitution portugaise souligne le caractère institutionnel de la famille. « L'Etat assure la constitution et la défense de la famille, comme source de la conservation et de l'accroissement de la race, comme base première de l'éducation, de la discipline et de l'harmonie sociale, et comme fondement de tout l'ordre politique et administratif par son agrégation à la commune et au municipale ainsi que par sa représentation dans ces mêmes organismes. » (Art. 11 de la Constitution.)

Dans son article 13, la Constitution prévoit les modalités d'application de cette doctrine. L'Etat doit favoriser la fondation de foyers indépendants, protéger la maternité, proportionner les impôts aux charges familiales, promouvoir le salaire familial, aider la famille dans son œuvre éducatrice, éviter la corruption des mœurs. C'est une véritable satisfaction pour le sociologue imprégné des doctrines sociales chrétiennes que de constater l'inscription de tels principes dans un pacte fondamental.

M. Pereira dos Santos, après avoir admiré sans réserve la

conception générale de la Constitution quant au rôle de la famille dans l'Etat, est obligé de constater que, dans la pratique, les principes subissent au moins deux accrocs sérieux. Les écoles privées ne sont subsidiées que si l'Etat en décide ainsi, alors qu'il eût été plus logique de reconnaître dans la Constitution elle-même le *droit* aux subsides. D'autre part, actuellement le suffrage familial n'est pas organisé, sauf pour l'élection des conseil communaux, et encore a-t-on tellement étendu la notion de chef de famille que pratiquement on considère comme tels « ceux qui mènent une vie indépendante, c'est-à-dire qui vivent à leurs propres frais ». Il faudra donc attendre du gouvernement portugais qu'il développe sur ce point son œuvre législative pour la mettre en concordance avec les principes excellemment posés dans la Constitution.

* * *

La Constitution portugaise présente l'originalité d'être corporative. Nous verrons qu'elle a adopté un système intermédiaire d'entre le corporatisme d'Etat et le corporatisme d'association. La liberté d'association peut être limitée par l'Etat et M. Pereira y voit un réel danger.

Au point de vue économique, la Constitution portugaise se garde de verser dans l'erreur positiviste qui consiste à prétendre que la propriété n'est qu'une fonction sociale. C'est, en réalité, un droit individuel, mais comportant une fonction sociale.

L'article 35 de la Constitution déclare : « La propriété, le capital et le travail exercent une fonction sociale, sous un régime de coopération économique et de solidarité. La loi peut déterminer les conditions de leur emploi ou de leur utilisation selon les fins de la collectivité. »

L'article 21 du Statut du Travail national garantit au travailleur le salaire humainement suffisant et l'article 28 les vacances annuelles payées.

L'article 24 de la Constitution interdit la grève des fonctionnaires et l'article 29 du Statut leur défend de se syndiquer. M. Pereira discute cette dernière interdiction et aurait souhaité que le droit de se syndiquer fût admis avec la faculté pour l'Etat de dissoudre les syndicats professant des doctrines contraires à l'ordre public.

De manière générale, la grève et le lock-out sont interdits, sous réserve de l'intervention de la magistrature du travail. Cette mesure justifiée pleinement au Portugal, où ces manifestations collectives revêtaient la plupart du temps un caractère purement politique.

Les interventions de l'Etat dans le domaine économique sont réglementées par l'article 31 de la Constitution, qui comporte sur ce point des dispositions pleines de sagesse. Les dangers du socialisme d'Etat ne sont peut-être pas complètement écartés, car l'article 33 prévoit que l'Etat peut intervenir directement dans la gestion des entreprises privées s'il est appelé à les financer, mais seulement pour obtenir des bénéfices sociaux supérieurs. Ces menaces d'interventionnisme exagéré semblent pourtant contredites par l'interprétation donnée aux textes par M. Salazar lui-même qui a déclaré à plusieurs reprises qu'il entendait seulement valoriser au maximum l'action de l'initiative individuelle. Grâce au corporatisme d'association, on pourra parvenir à l'économie *auto-dirigée* et ne pas risquer de sombrer dans le système de l'économie dirigée par l'Etat.

* * *

L'organisation corporative au Portugal est encore, en fait, embryonnaire. L'Etat qui, selon les principes, ne doit pas intervenir dans la création des Corporations, est en fait intervenu,

si bien qu'à regarder les réalités on se croirait en présence d'un corporatisme d'Etat, alors que les textes légaux parlent d'un corporatisme d'association. Qui, de la lettre ou du fait, l'emportera? C'est tout le problème. L'Etat, en présence du chaos, se devait de créer au moins des cadres dans lesquels l'initiative privée pourrait établir ses réalisations. C'est ce qui fut fait. Dans les limites de cet article, nous ne pouvons aborder de façon détaillée l'étude de l'organisation corporative. (V. Pereira dos Santos, pp. 92 à 111.) Pour montrer la voie nouvelle ouverte par l'Etat portugais, signalons le décret du 3 décembre 1934 qui, par sa teneur, démontre une évolution progressive vers le corporatisme d'association.

Jusqu'à présent, l'unité syndicale subsiste pourtant. On ne peut qu'approuver M. Pereira dos Santos lorsqu'il enseigne que la suspension de la liberté syndicale ne peut être que provisoire, à peine de voir compromettre l'avenir du corporatisme portugais.

L'appréciation générale de l'auteur sur l'œuvre accomplie nous paraît digne d'être retenue : « Nous pouvons, écrit-il, résumer toutes nos impressions sur le corporatisme portugais en affirmant que la vitalité de l'organisation corporative dépend essentiellement de la réalisation de ces deux conditions indispensables : accorder une autonomie aussi large que possible aux organismes corporatifs et informer toute l'organisation de l'esprit de coopération sociale, vivifié par les puissances spirituelles qui en sont le seul foyer fécond et permanent. » Expérience intéressante qui mérite d'être suivie et qui vaudra ce que vaudront les hommes qui mettront en œuvre les principes posés.

* * *

Il nous reste à parler de ce qui fait l'objet le plus important de la plupart des Constitutions : l'organisation de pouvoirs politiques. Ayant eu le souci de renforcer le pouvoir exécutif et de le rendre indépendant, la Constitution a évidemment dû amoindrir le rôle joué par l'Assemblée nationale, qui garde son pouvoir de contrôle, mais qui ne peut jamais renverser le gouvernement.

Ainsi l'œuvre de l'Assemblée est purement législative. Elle fait des lois et en surveille l'application. Pendant un délai de quinze jours le président de la République peut opposer son veto. Le projet de loi pour être admis, malgré le veto, doit réunir en sa faveur les deux tiers du nombre des députés. Les sessions sont de trois mois. Le nombre des membres restreint : 90. Les budgets doivent être examinés entre le 25 novembre et le 15 décembre de chaque année et pendant le même délai la Chambre corporative doit avoir donné son avis. C'est dire que le contrôle ne peut s'exercer d'une manière très approfondie et qu'il ne peut être très efficace, puisque le gouvernement ne peut être renversé.

La Constitution marque ici une réaction nécessitée par l'Etat social portugais où le parlementarisme exerçait une dictature mille fois plus nocive que le régime actuel. Il est certain qu'il serait possible de trouver une solution intermédiaire en cas de conflit entre le gouvernement et l'Assemblée. Le chef de l'Etat pourrait dans ce cas être constitué comme arbitre et adopter l'une des deux solutions : ou la révocation du ministre ou la dissolution de l'Assemblée. Mais il faut retenir du moins comme intéressante l'idée de ne permettre cette éventualité que quand le budget est refusé ou lorsqu'il se pose une question politique très grave engageant l'avenir de l'Etat et non à l'occasion de toute querelle mesquine comme cela se passe souvent dans nos démocraties parlementaires.

Quant à la Chambre corporative, elle ne joue qu'un rôle

consultatif, et c'est une solution pleine de sagesse. C'est ce qu'on appelle la quasi-représentation professionnelle.

Le président de la République, élu pour sept ans directement par l'ensemble des citoyens, nomme et révoque les ministres, sur proposition du président du Conseil. Toute loi engageant pour l'Etat une dépense nouvelle doit être approuvée par le ministre des Finances. C'est ce qui explique en fait le pouvoir très important qui se trouve entre les mains de Salazar, ministre des Finances et président du Conseil.

Les ministres sont responsables de leurs actes politiquement, pénalement et civilement. Ils ne peuvent exercer aucun emploi public ou privé.

Les citoyens possèdent contre l'arbitraire toujours possible deux importantes garanties : le contrôle juridictionnel et le contentieux administratif. L'examen de la constitutionnalité des lois n'est pas confié à une cour spéciale, mais aux tribunaux ordinaires qui ne peuvent d'ailleurs s'occuper de cet objet qu'à propos de cas particuliers.

* * *

La Constitution portugaise n'est certes pas une œuvre parfaite. Tout système de gouvernement tend à chercher un équilibre plus ou moins stable entre l'autorité et la liberté. Il existe des moments dans la vie des peuples où l'exercice de la liberté entraîne des désordres tels qu'une réaction s'impose. Il convient alors que le renforcement de l'autorité n'entraîne pas lui-même de nouveaux abus. Au Portugal, la personnalité de Salazar est garante de la modération relative qui s'impose. Des juristes comme lui ne font jamais des dictateurs bien tyranniques.

Si certaines applications des principes constitutionnels sont encore boiteuses et incomplètes, il faut reconnaître loyalement que la loi fondamentale du Portugal est une des plus belles réfutations des dogmes issus de la Révolution de 1789 et à ce titre elle mérite l'attention de tous ceux qui ont pu étudier les tristes conséquences des Immortels Principes. Il faut retenir surtout la façon magistrale dont la Constitution met en valeur le rôle de la famille dans l'Etat, par opposition à la conception individualiste de la société. L'organisation corporative, encore à ses débuts, réclame aussi toute l'attention de ceux qui cherchent les formes nouvelles de l'Etat. Comme on l'a souligné, les Corporations tendent à devenir de plus en plus autonomes, par opposition à la conception étatiste.

Tous ceux que préoccupe la réforme de l'Etat liront et méditeront avec profit l'ouvrage si complet et si bien construit de M. Fr. I. Pereira dos Santos qui tiendra certainement une place marquante dans les annales des sciences politiques et sociales.

GEORGES BECQUET.

Tout abonné nouveau pour 1936 recevra, à titre de prime, UN SIÈCLE D'ENSEIGNEMENT LIBRE, grand in-folio, 700 pages, 1,000 gravures, le magnifique ouvrage illustré et relié, édité par la « Revue catholique des idées et des faits », à la gloire de l'enseignement catholique en Belgique.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Le Cloître de Nazareth », par Octave Daumont (1).

Un grand livre d'histoire, remontant aux origines lointaines, suivant le cours des siècles à travers les péripéties les plus chargées de souvenirs, les plus fertiles en bienfaisantes leçons, frémissant d'enthousiasme dans l'évocation de tant de belles âmes; un livre de science traversé par la flamme de l'amour, écrit par un investigateur du passé doublé d'un artiste qui sait recouvrir le filon d'or de la poésie sous la couche des humbles détails; enfin, un livre d'une langue pure, transparente, lumineuse, enchanteresse.

C'est l'histoire des chanoinesses de Saint-Augustin, Anglaises d'origine, pour la plupart appartenant aux familles des martyrs de la persécution qui sévit sous Henri VIII et de ses successeurs, issues de la célèbre Congrégation de Windesheim et qui vinrent s'installer à Bruges.

En 1925 avait paru, préfacé par le cardinal Bourne, sous la signature de G. S. Durrant, un livre qui racontait cette histoire : *Un Chaînon entre les mystiques flamands et les martyrs anglais*. Henri Brémond en avait suggéré la refonte et l'adaptation française. Octave Daumont, cistercien de la stricte observance de la Trappe de Forges-lez-Chimay, ancien aumônier des Dames anglaises, s'en est chargé et l'ouvrage qu'il livre aujourd'hui au public (Editions Desclée-De Brouwer) rencontrera un immense succès non seulement auprès des générations d'anciennes élèves sorties de la célèbre maison, mais dans ce vaste public d'intellectuels, d'artistes, de fervents chrétiens où a rayonné depuis trois siècles cet incomparable foyer de haute spiritualité.

Parce qu'il prend pied chez les contemporaines de Windesheim, aux premières années du XV^e siècle, le docte auteur sent presque le besoin de s'excuser auprès des frivoles contempteurs du passé qui s'imaginent escalader les sommets parce qu'ils agitent les grelots en piétinant sur place. Ce passage est exquis : « Tout se tient dans la vie. Le passé s'épanche dans le présent et lui fournit sinon le meilleur de ses énergies, du moins la forte leçon de l'expérience dont aucune sagesse ne se passera jamais. Ce n'est plus tout à fait ce qu'on pense de nos jours. On fait volontiers litière du passé. On le regarde avec un petit sourire indulgent et malin. On manque de confiance en lui. On préfère l'enfermer tout de bon dans le beau musée de la mémoire où se garde le souvenir de choses désuètes. C'est bien à tort, je crois. *On ne recommence pas la vie. On la continue.* C'est une loi de l'histoire à laquelle nous rappellent sans cesse nos revers, nos déconvenues, nos insuccès. L'Eglise n'est qu'une tradition. La patrie de même. Et la famille encore. La société n'aurait plus de sens si l'on renonçait à l'héritage des ancêtres. »

C'est en 1629 que les Chanoinesses, affiliées à Windesheim, vinrent s'établir dans la cité brugeoise. Essaim parti du monastère de Sainte-Monique, à Louvain, fondé en 1609 par un groupe de religieuses anglaises du couvent de Sainte-Ursule en la même

(1) Un volume in-8°, 556 pages, 8 hors-texte du peintre Floris Van Acker, prix : 30 francs.

ville, leur origine datait de 1415 et leur berceau était à la maison mère, Sainte-Agnès de Diepenveen, au début déjà prospère de la Congrégation de Windesheim, qui naquit en 1387.

Cet énoncé dessine déjà le plan du livre et ses larges proportions. Quatre monographies très fouillées et pleines de trouvailles : 1. La Congrégation hollandaise de Windesheim; 2. Le monastère Sainte-Agnès de Diepenveen; 3. Le monastère louvaniste de Sainte-Ursule, ou apparurent les premières Anglaises; 4. Le monastère louvaniste de Sainte-Monique, où germa l'idée d'une fondation anglaise.

Ces quatre avenues aboutissent au rond-point où s'élève le Cloître de Nazareth : 1^o depuis sa création jusqu'à la Révolution française; 2^o dans la tourmente révolutionnaire, émigration et rentrée; 3^o le renouveau, depuis 1807 jusqu'à nos jours. Enfin un parterre embaumé des fleurs de la jeunesse cultivées par des mains expertes : le pensionnat.

De la première partie, je détache aujourd'hui l'étude si poussée de la Congrégation de Windesheim, si peu connue en définitive, et je me bornerai, la fois prochaine, à une vue d'ensemble de la seconde partie.

* * *

En traçant le lugubre tableau de la fin du Moyen âge, de 1300 à 1450, l'éclipse de la Papauté pendant le schisme d'Avignon, le pullulement des hérésies, les agitations et les révoltes au sein de la société, bref la décadence générale aggravée par d'affreuses calamités, peste noire et famine, l'auteur fait ressortir ce contraste prodigieux d'âmes saintes, vouées à la vie intérieure dans les thébaïdes des monastères, apparemment désintéressées des maux qui accablent l'Eglise et la société sur le penchant de la ruine, et qui cependant, par les renoncements héroïques de leur vie obscure, ont préparé la renaissance, la grande réforme tridentine et lui ont ouvert la voie.

La Hollande n'échappe pas à ces convulsions sociales et à ces scandales religieux. Mais là aussi l'Esprit qui anime l'Eglise immortelle produit un merveilleux réveil. A la fin du XIV^e siècle surgit un nom qui est « un luminaire » : Gérard Groote (1340-1380).

Il était jeune seigneur, affiné par l'humanisme, menant une existence frivole et fastueuse, ce filleul des fées, cet enfant gâté du destin, quand, au cours d'une visite de Henri de Kalkar, prieur de la Chartreuse d'Utrecht, le monde mourut en son cœur transpercé par l'aiguillon de l'amour du Christ. Il transforme son hôtel en maison de recueillement pour les filles qui veulent servir Dieu — noyau des religieuses de la Vie commune — s'enferme trois ans dans une cellule. Il la quitte pour visiter au prieuré de Vauvert (Groenendael), dans la forêt de Soignes, Ruysbroeck l'Admirable, qui allume, qui brûle son âme à la flamme de l'union mystique. Il retourne à Utrecht pour s'abîmer dans la solitude de la Chartreuse; mais, après deux ans, sa vocation lui est dévoilée par le prieur. Investi du diaconat, n'ayant pas voulu, comme François d'Assise, monter jusqu'à la prêtrise, il annonce la parole de Dieu. Tribun sacré, Vincent Ferrier du Nord, Gérard Groote soulève les masses par son verbe fulgurant. Il est le prophète, l'improvisateur de génie qui suscite des tempêtes d'enthousiasme, qui fait éclater le tonnerre de la justice divine. La jalousie et la haine de Satan lui cloueront les lèvres. Il rentre dans le silence

et il y est muré. Il meurt victime de sa charité héroïque au chevet d'un pestiféré qu'il soignait de ses mains. Il ne mourrait pas tout entier. Son œuvre lui survivait. Il laissait des disciples qu'il avait orientés non vers les Chartreux, mais vers les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, tels que ceux de Groenendael. « J'effeuillerai des roses dans vos chemins », leur dit-il en mourant. Donc, parallèlement aux *Sœurs de la Vie commune*, que Gérard Groote avait installées dans sa demeure paternelle, s'établirent des *Frères de la Vie commune*.

Qu'étaient-ils, en réalité? Sortis vraisemblablement de l'école de copistes de manuscrits ouverte par Gérard Groote à Deventer, organisée par Radewyn, son disciple préféré, ils vivaient en communauté — prêtres, clercs, laïcs — sous la conduite d'un recteur, sans costume particulier, sans émettre de vœux, sans Règle au sens reçu à cette époque. Ils sont voués à la vie active. Fils posthumes de Gérard Groote, animés de son esprit, ils pratiquaient ce qu'on appela *la dévotion moderne*, doctrine de spiritualité empruntée à saint Augustin, saint Bernard, à l'École franciscaine, à la Chartreuse, à la mystique de Ruysbroeck.

A côté de cette institution des Frères de la Vie commune, consacrée à l'apostolat, s'éleva celle des chanoines, voués à la contemplation, à l'instar des chanoines de Saint-Augustin de Groenendael.

Leur premier monastère fut fondé à Windesheim en 1387, bientôt maison mère de la Congrégation du même nom. C'est le site sauvage d'une saulée au bord de l'Yssel, entre Zwolle et Deventer, qui fixa en ce lieu solitaire le choix de Florent Radewijn et de ses auxiliaires. En moins d'un an on fut sous toit et le couvent habitable. Connaissant les intentions de Gérard Groote au sujet de la Règle à suivre, exécutant son testament spirituel, les fondateurs envoyèrent six frères au prieuré d'Eemstein, création récente de Groenendael, imbu de l'esprit de Ruysbroeck, pour s'en imprégner et s'initier aux observances de son Ordre.

Les Constitutions furent approuvées par Boniface IV en 1395, confirmées par Martin V en 1420 et Innocent III en 1486, étendit à la Congrégation les privilèges des chanoines de Latran.

« Windesheim a fait école et exerce une influence considérable sur la société des XIV^e et XV^e siècles: »

Il est un fait capital dans l'histoire du monastère, définitivement établi par la critique, aujourd'hui hors de conteste: c'est que *l'Imitation de Jésus-Christ*, le livre de spiritualité le plus universellement admiré, est sorti du milieu de Windesheim, source à laquelle a puisé l'auteur de l'immortel ouvrage que des raisons décisives attribuent à Thomas à Kempis. C'est indubitablement là que *l'Imitation* a été vécue avant d'être écrite. Elle y a produit de magnifiques exemplaires de perfection, parmi lesquels le plus célèbre fut le *P. Jean Vos de Heusden*, qu'on appela un second saint Bernard. Partout où il venait, l'Esprit de Dieu pénétrait avec lui. Son successeur, dans sa charge, Guillaume Vorn ou Vornken, fut un sublime entraîneur dans les voies de la pénitence qu'il mit en honneur à Windesheim. Quelle lignée de contemplatifs, amoureux de la croix, crucifix vivants, « royalement beaux, ruisselants de vertu » l'auteur évoque avec une frémissante admiration! Son dernier cri est l'humble exclamation de Bernard de Chartres: « Nous sommes des nains portés sur les épaules des géants. »

* * *

Il importe de distinguer les Frères de la Vie commune et les Chanoines réguliers de Windesheim, sans doute, comme nous l'avons fait plus haut, mais ne pas perdre de vue qu'ils se complé-

taient, que les Frères et les religieux puisaient à la source commune de la « dévotion moderne ».

C'est elle qu'explore savamment Octave Daumont en exaltant les écrits des maîtres qui l'alimentaient.

Ruysbroeck vient en première ligne, car il est sans rival et a rempli de son nom tout le XIV^e siècle. S'il est mort avant la fondation de Windesheim, en 1388, ses relations avec Gérard Groote, l'initiation du prieuré d'Eemstein dérivé du prieuré de Ruysbroeck ont fait passer ses traditions au monastère hollandais où ses écrits d'ailleurs furent pris en grande considération parce que leur auteur y était vénéré comme un saint.

« Ruysbroeck, écrit Octave Daumont, est un géant et il n'a point de maître. Il va de pair avec saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, Jean de Saint-Sauveur. Sa doctrine est une admirable discipline de l'âme en quête de Dieu. On l'a comparé au divin Denis. Il supporte ce voisinage. Il surpasse même l'aréopagite parce qu'il fait au Christ sa place normale, celle que lui donne saint Thomas d'Aquin. Il a écrit sur le mystère de Jésus des pages qui n'ont pas été dépassées. »

Ce grand mystique était bien doux, humain. « Il n'y a pas de grâce d'oraison qui tienne, a-t-il écrit, quand la charité fait valoir ses exigences. La charité prime tout. »

Comme maître de doctrine, à côté de Ruysbroeck, l'auteur de *l'Imitation* que couronne le premier *Thomas à Kempis Hammerken* (1380-1471), ainsi dénommé de la petite ville de Kempen où il était né, eut pour maître Florentinus Radewijn, ami intime de Gérard Groote. Les quatre livres de *l'Imitation* ont immortalisé son nom. C'était un solitaire « *in angello cum libello, in een heekken met een boekken* ». C'était un silencieux. C'était un pénitent. Et c'était un poète, auteur de cantiques spirituels. Il mourut en l'année 1471, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Puis, deux grands mystiques, Henri Mandé et Gerlac Petersen. A leurs côtés Gerlac Petersen qui, lui aussi, n'avait joui que de Dieu seul. Après ces noms éclatants, l'auteur découvre ce qu'il appelle délicieusement « *les gloires obscures* », tout intérieures, un certain frère convers, Albert de Wijnbergen, le plus humble des hommes, réfectoier, promu malgré lui au sacerdoce, mais maintenu dans sa charge. On l'ensevelit devant la porte du réfectoire, « en souvenir de sa fidélité dans les services qu'il y avait rendus ». Puis le bon cuisinier Jean Ketel, dont Thomas à Kempis a raconté l'histoire; le frère Henri de Nordhorn, ex-maître ès arts de Paris, reçu, grâce à sa dissimulation, comme convers, chargé de la porcherie et découvert par un possédé; enfin, le bon frère Jean, qui vivait la messe quotidienne. Et tant d'autres qui mirent en pratique le: *Ama nesciri et pro nihilo reputare*, qui est la marque la plus authentique de la sainteté.

J. SCHYRGENS.

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre tant regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

Export **X. L.** Double
Helles **X. L.** Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Milleures Bières

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers n° 115

CAPITAL : frs 40.000.000
RÉSERVES : frs 67.729.992,79

FONDS SOCIAL : frs 107.729.992,79

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

15 rue des Tanneurs 24 place de Moir 44, Boulevard du Rogent 44
A. 302.30-202.91 T. 44 97 12 84 64

SUCORSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 Tél 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATI.

Obligations Foncières : Intérêt 4 % NET

Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4 % et 4,40 % NETS

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES FORTS

ÉDITIONS CASTERMAN

TOURNAI

PARIS



JEANNE CAPPE

ASTRID

La reine au sourire

EST EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

20 francs

« C'est un livre descendu du pays des rêves...
Je le place bien au-dessus de tout ce qui a été
publié jusqu'ici à la louange de la Reine...
Il est d'une ensorcelante beauté... »

(Mgr SCHYRGENS,

Le Vingtième Siècle artistique et littéraire.)

Pour les étrennes de vos enfants

Maison GELLI & TANI

EXPERTS

Rue Royale, 27

BRUXELLES

Reg. comm. : 631.23 Téléphone : 17.98.57 C. O. P. : 344.334



Collectionneurs !

Demandez l'envoi **GRATUIT** et régulier de nos

OFFRES SPÉCIALES

avec photographies et prix nets marqués

vous y trouverez tous les timbres qui vous manquent, aux meilleures conditions.

Vendeurs !

Nous sommes acheteurs aux plus hauts prix de collections et lots.

Pour obtenir le **maximum** de votre collection, détaillez-la dans nos « Offres spéciales » avec prix nets marqués.



Maximum de rendement.

Pas de frais. — Expertise.

— Evaluation gratuite. —



(Sur demande nous nous rendons en province et dans tous pays.)

A la Grande Fabrique

69-71, rue de l'Ange

NAMUR

Spécialité du

beau vêtement tout fait et sur mesure

Le plus grand choix de draperies

TÉLÉPHONE 1243

Fournisseur de nombreux Pensionnats

On se rend à domicile



Rien ne surpasse notre
HUILE D'ARACHIDES SURFINE
« SCALDIS »

pour faire la **MAYONNAISE**
et les **FRITES**

Nous garantissons la conserva-
— tion de son goût exquis. —